

LE HÉROS DE JEMAPPES.

Le caporal anglais Charles Alfred Jarvis, de la 57^{me} Field company Royal Engineers, travailla le 23 août 1914 pendant une heure et demie sous un feu terrible à la destruction d'un pont, à Jemappes. Il fut d'abord assisté par quelques soldats, mais il les congédia pour achever à lui seul la dangereuse entreprise.

Mons avait donc été abandonné. Ce furent des journées sombres dans le Borinage. Lorsqu'on se rend en chemin de fer de Mons à la frontière française, on remarque de petites croix au milieu des champs.

Elles rappellent la première bataille des Anglais, dont les forces à ce moment n'égalèrent pas la bravoure. Le moment était encore éloigné où la Grande Bretagne allait pouvoir déployer toutes ses énergies.

Ainsi commença la grande retraite. Nous l'avons décrite pour ce qui concerne les Français. On se rappelle les journées tragiques qui se déroulèrent dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Plus loin nous reviendrons en détail sur l'ensemble de ce mouvement de retraite.

Pendant cette retraite le grand état-major belge voulut venir en aide aux Alliés dans la mesure du possible et ordonna à cet effet l'opération militaire connue sous la dénomination de première sortie d'Anvers et qui eut lieu les 25 et 26 août.

Le secteur où l'action stratégique devait se dérouler, fut choisi de façon à menacer les voies de communication des Allemands et à percer le front des 3^e et 9^e corps d'armée.

La 6^{me} division fut chargée d'attaquer dans le centre, c.à.d. vers Hofstade et Elewyt. La 1^{re} et la 5^{me} division devaient opérer sur la droite de la 6^e division, entre la Senne et le canal de Willebroeck. La 2^e division fut envoyée à gauche, vers Boortmeer-

beek. La 3^e division resta en réserve derrière la 6^e et la division de cavalerie à Putte.

L'ennemi avait pris position sur la ligne Merchtem-Wolverthem-Humbeek-Eppeghem-Hofstade-Haecht-Wygmael et Kessel-Loo.

Ces opérations n'allèrent pas sans les procédés habituels de terrorisme envers la population civile. L'ennemi incendia des maisons, exigea des otages, tira sur des fuyards, enferma des civils dans leurs maisons ou dans les églises, en attendant que la résistance de nos soldats lui fit commettre des atrocités encore plus horribles.

De nombreux habitants de la région s'enfuirent pour se mettre à l'abri dans la position fortifiée.

Les soldats regardaient ces lamentables caravanes et écoutaient avec émotion les récits des infamies allemandes.

Ces horreurs provoquèrent des sentiments de haine et de colère. Les soldats, dont les familles habitaient le territoire occupé, songeaient au danger que courraient les leurs ; aussi l'ordre de marcher à l'ennemi produisit chez beaucoup un sentiment de détente et de joie.

Ce furent des journées terribles, avec des intervalles de combats sanglants.

Le 25 août, nos troupes attaquèrent les Allemands sur le front Hofstade-Elewyt et s'emparèrent d'Hofstade et des bois de Schiplaken. De longues colonnes



Cheval allemand, capturé par un soldat du régiment des Guides

de munitions étaient alignées à Malines, au rempart des Arbalétriers, au boulevard Van Beneden et dans plusieurs artères voisines.

Ce jour-là, le Roi arriva dans cette ville et résida au château du baron Empain, à Battel. Le Souverain présida un conseil de guerre, au nouvel hôtel de ville, et monta ensuite dans la tour de l'église St-Rombaut. A sa descente, la foule lui fit une ovation délirante.

Mais Malines n'offrait qu'une sécurité relative. L'ennemi avait bombardé la ville depuis 5 heures et quart jusqu'à 8 heures du matin, visant de préférence l'un des plus admirables monuments de notre pays : la cathédrale. La tour, la toiture et les murs portaient déjà d'effroyables blessures. La partie postérieure de l'hôtel de ville avait été atteinte par un obus. Ça et là une façade ou un toit étaient crevassés. Trois habitants avaient été tués : deux hommes et une femme.

Mais les épreuves ne faisaient que commencer pour Malines. Un grand nombre d'habitants quittèrent la ville. Plusieurs enfouirent leurs trésors dans leur jardin.

Les Allemands, cependant, occupaient déjà des positions plus fortement organisées qu'on ne l'avait supposé. Près de la Senne il y eut des combats sanglants et nombre de soldats se noyèrent dans cette rivière, au cours d'une retraite précipitée.

Mais la lutte n'était pas circonscrite au centre. Arrêtons-nous un instant au récit que le commandant Willy Breton a tracé des opérations sur l'aile gauche, où la 5^{me} division se lança la première à l'assaut

« Dans l'après-midi du 24 août, avec l'appui des canons du groupe divisionnaire du 5^e d'artillerie, que commandait le major Tack, le 3^e chasseurs était poussé hardiment vers Impde. Il en délogeait les avant-postes ennemis après un combat furieux, où périrent bien des braves. Porté sur Nieuwenrode, le 2^e chasseurs appuya ce mouvement, tiraillant avec des éléments avancés de l'adversaire et lançant des points hardies vers Beyghem et Humbeek. Mais ce n'était là qu'un prélude, une feinte, peut-être, pour alarmer l'ennemi sur sa gauche. La véritable attaque était projetée sur le centre : les 5^e et 1^{re} divisions devaient progresser entre le canal de Willebroeck et la Senne, la 6^e entre Senne et Dyle. A la gauche de l'armée, la 2^e division opérerait en direction générale de Boortmeerbeek, et la division de cavalerie menacerait la région de Haecht.

Dès la nuit tombante, nos chasseurs se rabattaient de Nieuwenrode vers Cappelle-au-Bois, pour passer le lendemain à l'aube sur la rive est du canal. Partici-

pant à l'attaque de la 5^e division sur Eppegheem, ils se dirigeaient ensuite vers le sud, par Laar et Spilt.

On avançait avec précaution, derrière le rideau d'éclaireurs qui cherchaient le contact de l'ennemi. De proche en proche, s'égrenant dans la campagne verdoyante, les compagnies bondissaient d'un abri à l'autre. On n'entendait encore que le bruit sec de coups de feu isolés. De-ci, de-là, un patrouilleur blessé s'en revenait en clopinant. Très crâne, il souriait aux camarades et donnait des détails : on avait débusqué quelques Boches là-bas, près de cette ferme où les nôtres étaient maintenant. Mais l'ennemi devait être plus nombreux à Eppegheem et sur la Senne.

Brusquement, un grand fracas ébranla l'air. C'étaient nos canons qui entraient dans la danse. Obus et shrapnells se mirent à pleuvoir sur les repaires ennemis. Les chasseurs, eux, avançaient toujours prudemment, franchissant d'un bond, au pas de course et pliés en deux, de petits espaces successifs, puis se couchant au coup de sifflet des officiers.

A leur gauche, le canon tonnait ferme aussi. C'était donc bien une vraie bataille engagée partout. D'ailleurs, l'artillerie ennemie donna bientôt de la voix à son tour ; le vacarme allait croissant, l'explosion des projectiles se mêlant au crépitement de la fusillade de plus en plus nourrie.

Et ce fut, le 25 août, pour nos chasseurs de la 16^e brigade, le véritable baptême du feu, dans toute sa tragique grandeur : obus éclatant en tonnerre, balles qui sifflent et claquent, soldats s'abattant tout d'une pièce dans un cri déchirant, blessés qui râlent et dont le sang s'épand en larges flaques rouges sur le sol.

On ne voit rien de l'ennemi, si ce n'est une ligne confuse, là-bas, qu'il s'agit d'enlever et qu'illuminent de petites lueurs meurtrières.

On court, on s'arrête ; on trébuché, on se relève ; on tire, on est tout couvert de poussière, on sue à grosses gouttes, la gorge sèche, les tempes serrées, assourdi par tout ce tumulte. Puis, soudain, comme emporté par une force irrésistible, on suit les camarades qui poussent des vivats, on s'égosille avec eux, et pris de griserie on oublie tout : le danger, la fatigue, la chaleur et la soif.

On ne voit que les Boches, là-bas, qui détalent à toutes jambes, et l'on hurle plus fort que jamais, jusqu'à ce qu'à bout de souffle on se jette soudain à plat ventre, pour laisser passer la rafale des balles ennemies dont la sarabande bourdonne à nouveau et sème la mort.

Ainsi débutèrent, ce jour-là, les chasseurs de la 5^e division, en repoussant l'ennemi de ses défenses d'Eppegheem.

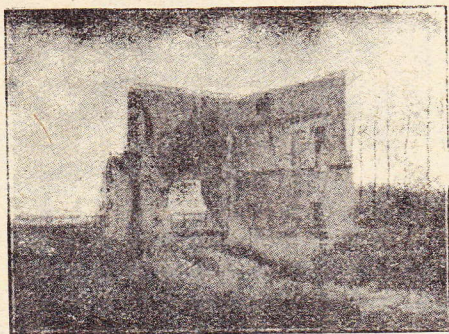
Même des éléments, surgissant au sud du village, occupaient la station et poussaient une pointe hardie vers Houthem. Une vive fusillade y prouvait la présence en force de l'ennemi.

Et comme le temps avait passé, qu'il fallait s'orienter, remettre un peu d'ordre dans les unités engagées, se lier aux troupes voisines de la 1^{re} division qui venaient d'enlever Sempst et Weerde, on ne pouvait songer à prolonger davantage l'action.

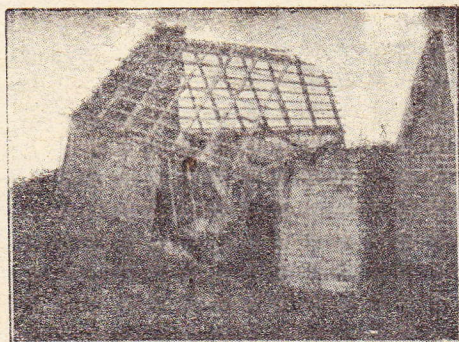
A la soirée, pourtant, le bataillon du major Verbrugge (III/2 Ch.) fut dirigé sur Pont-Brûlé pour se lier en ce point avec le détachement opérant sur l'autre rive du canal.

En entrant dans Eppegheem conquis sur l'ennemi, nos chasseurs purent apprécier déjà les bienfaits de la « Kultur » teutonne. Dans les demeures abandonnées, les pillards s'étaient mis à l'œuvre. Pêle-mêle, en un désordre indescriptible, gisaient à terre, maculés et détruits, les objets et les meubles considérés comme butin trop misérable par les soldats du Kaiser. Pourtant, de ce qu'ils ne jugeaient pas bon à prendre, ils n'avaient rien épargné ; et leur sadique rage de nuire et de créer de la souffrance, n'avait été interrompue que par l'arrivée des nôtres.

De-ci, de-là, nos chasseurs virent apparaître au seuil des maisons des villageois terrorisés. Hagards, hébétés, ils semblaient ne rien comprendre à ce qui se passait autour d'eux. Le bruit de la bataille les avait blottis dans le coin le plus reculé de leur demeure. Ils se hasardaient maintenant à se montrer, inquiets, implorants et pitoyables.



Les ruines du moulin à eau à Weerde



Ferme détruite à Houthem-lez-Vilvorde.

En vain nos soldats s'efforçaient-ils de les rassurer. Tous redoutaient un retour offensif de l'ennemi et d'horribles représailles. En hâte, quelques-uns rassemblaient leurs maigres hardes et, fous de terreur, fuyaient vers Anvers.

Une pauvre femme gémissait à fendre l'âme, tout agitée d'un tremblement convulsif. Par phrases hachées, entrecoupées de sanglots, elle expliquait que les Allemands, le matin même, avaient emmené son mari et son fils avec d'autres habitants, hurlant qu'ils allaient tous les fusiller. A genoux, elle avait demandé grâce pour les siens. D'un coup de pied, une brute immonde l'avait projetée à terre. Le sang coulait encore de la blessure qu'en heurtant les pavés la malheureuse s'était faite à la tête. Tout son pauvre visage torturé par l'angoisse, la triste créature s'accrochait aux vêtements de nos soldats et suppliait : « Sauvez-moi ! S'ils reviennent, ils vont me tuer ! Ce ne sont pas des hommes, mais des monstres !... Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! »

« Devant cette détresse humaine », dira plus tard un officier, « j'ai vu luire dans les yeux de mes hommes de terribles résolutions de châtement. Pourtant, chaque fois qu'un de ces bandits casqués tomba entre leurs mains, blême, lâche, suant la peur, claquant des dents, nos soldats ont oublié leurs serments de vengeance pour se souvenir seulement qu'ils avaient devant eux un ennemi désarmé.

Je verrai toujours ce grand diable d'Allemand au masque d'apache, écroulé à genoux devant un petit chasseur qui lui avait mis le poing sous le nez et le traitait de canaille. Les mains jointes, toute sa grande carcasse osseuse secouée d'épouvante, le Boche gémissait des « Nicht kapout ! nicht kapout, Kama-rad ! » Alors, avec un geste d'immense dégoût, notre chasseur se pencha vers ce sinistre échantillon de la vace germane et lui lança ces mots dans la figure :

« Ferme donc ta g..., bandit ! On n'est pas des assassins, nous autres ! »

La nuit du 25 au 26 août, que les chasseurs de la 16e brigade passèrent dans la région d'Eppeghem-Houthem, et le bataillon Verbrugge près de Pont-Brûlé, fut relativement calme. Mais l'action reprit de grand matin. L'ennemi, visiblement surpris la veille par la sortie impétueuse, avait pu se ressaisir et appeler ses réserves à la rescousse.

Un violent feu d'artillerie partit de ses lignes, inondant de projectiles les points occupés par les nôtres. Nos batteries répondaient avec vigueur. Mais la lourde voix des grosses pièces allemandes couvrait celle de nos petits canons. Dès le début, il apparut que, dans la lutte engagée, nos artilleurs ne pouvaient songer à dominer l'ennemi. Notre armée ne disposait à ce moment d'aucune pièce lourde capable de riposter à celles des Allemands et d'ébranler la solidité de l'organisation défensive adverse.

Le commandement belge, d'ailleurs, savait à ce moment que, sur la Sambre, la bataille avait pris fin par le recul des armées alliées. La sortie avait atteint son but en retenant devant Anvers des forces importantes. Il n'y avait nulle raison, dès lors, de poursuivre davantage l'opération contre un adversaire qu'on ne pouvait espérer vaincre. L'ordre fut donc donné de rompre peu à peu le combat et de replier nos divisions vers le nord.

Cela ne se passa point sans quelques rudes actions. A Houthem, des chasseurs de la 16e brigade avaient été l'objet d'une vive attaque qui les contraignit à se retirer sur Eppeghem. Ici, le combat prit également une forme aiguë. Les gros projectiles allemands pleuvaient dru, dans un assourdissant fracas. Mais, stoïques, les chasseurs résistaient fermes sous la mitraille, en dépit de pertes sérieuses, et ne reculaient que pas à pas, en bon ordre. Pour remplir leur mission, certaines unités, telle la compagnie Deudon, subirent sans broncher le bombardement effroyable et la fusillade rapprochée.

D'autres, telle la compagnie Pirard, n'hésitèrent pas, au prix de cruels sacrifices, à se lancer à l'attaque de mitrailleuses ennemies qui menaçaient de faucher nos troupes en retraite.

La compagnie cycliste du capitaine Demart, de formation récente, qui avait assumé la veille la rude tâche d'explorer le terrain, s'accrochait désespérément, le 26, à la station d'Eppeghem, y perdant le quart de son effectif, mais tenant bon pendant le temps nécessaire.

Dans cette lutte inégale, les unités engagées surent finalement en imposer à l'ennemi avec une telle vaillance, qu'il n'osa pas s'aventurer au delà des lignes dont on l'avait chassé la veille. Mais les chasseurs avaient subi des pertes cruelles.

Le commandant Pirard, les sous-lieutenants Cordy et Lemaitre avaient trouvé une mort glorieuse ; le sous-lieutenant Andreux était sérieusement blessé ; le sous-lieutenant Moors, gravement atteint, n'avait pu être relevé et restait aux mains de l'ennemi ; en transmettant les ordres de son chef, le sous-lieutenant Leseu, adjoint au major Anciaux, commandant le 2e bataillon du 5e chasseurs, était blessé également et fait prisonnier.

Mais, répétons-le, l'ennemi maté ne tenta plus, sans y réussir du reste, que de jeter le désordre, grâce au feu de son artillerie à longue portée, dans les colonnes qui regagnaient Anvers.

Puis, petit à petit, le feu cessa, tandis qu'achevaient de se consumer, dans la nuit tombante, les habitations incendiées par les projectiles allemands.

On avait fait montre d'une bravoure et d'un héroïsme éclatants.

Signalons encore la vaillance du chasseur Tré-signées, le héros de Pont-Brûlé.

Nous avons déjà vu que le bataillon du major Verbrugge (III/2 chasseurs) avait été envoyé en cet endroit. En arrivant sur les lieux, le soir du 25, il avait pu constater que l'ennemi s'était replié sur la rive ouest du canal de Willebroeck.

Les dispositions avaient été prises aussitôt pour procéder le lendemain, de bonne heure, à l'attaque du point de passage.

Mais écoutons le commandant Willy Breton : « A Pont-Brûlé, le canal s'oriente du sud au nord. Le hameau même, groupé autour de l'église, s'étend sur la rive ouest. Les Allemands s'y étaient organisés, occupant les maisons d'où, presque à bout portant, ils tenaient sous leur feu le pont même. Celui-ci, jeté sur une partie rétrécie du canal, est un pont-levis dont la manœuvre s'opère de la rive tenue par l'ennemi. Dans la nuit, les Allemands l'avaient relevé à demi, supprimant ainsi toute possibilité de passage. En outre, une fraction des leurs garnissait quelques bouts



La maison de l'éclusier à Thildonck.

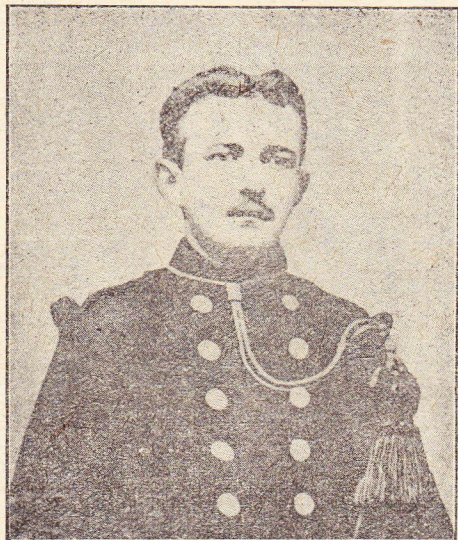
de tranchées édifiées le long même du canal, immédiatement au nord du pont.

L'attitude de l'ennemi semblait indiquer qu'il n'était pas en nombre ; le chasser néanmoins, alors qu'on était séparé de lui par un obstacle large et profond, constituait une tâche ardue. La 2^e compagnie du bataillon — celle du capitaine Hellin — s'était déployée face à l'ennemi. Un peloton, que commandait le premier sergent-major Wéry, s'était jeté dans la tranchée que les Allemands eux-mêmes avaient creusée sur la rive est, au nord du défilé : un autre, sous les ordres du lieutenant Devos, avait occupé les habitations qui bordent la route devant le pont. Vers le nord, la compagnie Delbauve recevait ordre de rechercher des emplacements convenables pour agir d'écharpe sur l'ennemi ; la compagnie Bradfer était chargée d'une mission analogue vers le sud du défilé. Le restant du bataillon demeurait en réserve. En outre, le major Verbrugge avait fait valoir la nécessité de démolir à coups d'obus les maisons occupées par les Allemands et réclamé le soutien de l'artillerie.

En attendant, des coups de feu s'échangeaient de rive à rive. De part et d'autre, on évitait de se découvrir. De l'ennemi on ne voyait guère que les canons de fusil dépassant les meurtrières percées dans les murs des maisons occupées. Dès que, chez nous, une tête apparaissait au-dessus du parapet de la tranchée, on se détachait imprudente à quelque distance, les balles ennemies sifflaient. Déjà deux ou trois chasseurs gisaient inanimés ou gémissaient plaintivement. La situation menaçait de perdurer. Or, l'ordre reçu portait d'enlever le passage. Il n'y avait guère de temps à perdre si l'on voulait profiter de la faiblesse présente de l'ennemi. Car là-bas on voyait s'élever distinctement la fumée opaque de tas de paille allumés : c'était le signal connu par quoi l'ennemi sollicitait du renfort. De plus, derrière soi, vers Epegghem, le combat faisait rage.

Vu l'impossibilité de franchir le canal à gué, un seul moyen s'offrait d'accomplir la mission : tâcher coûte que coûte d'abaisser le pont-levis, puis se frayer un passage de vive force. La manœuvre, on le sait, s'exécutait de l'autre rive. Dans la compagnie Hellin on s'interroge : « Est-il possible d'atteindre l'autre berge sans courir à une mort certaine ? » Dans sa tranchée, le premier sergent-major Wéry cherche à se rendre compte ; près de lui deux ou trois hommes se risquent à passer la tête au-dessus du parapet. Une décharge éclate, partant des maisons ennemies ; deux chasseurs s'écroulent. Le lieutenant Devos, qui occupe avec quelques hommes une des habitations voisines du pont, grimpe au grenier ; prudemment il ouvre la fenêtre-tabatière, se hisse jusqu'à l'ouverture et se penche pour examiner les lieux. Une balle lui traverse le cou de part en part, et le lieutenant, tué net, s'effondre, baignant dans son sang.

La preuve est faite : tenter d'atteindre l'autre berge, c'est-à-dire se découvrir tout entier, dégringoler le talus, sauter à l'eau et franchir au moins 20 mètres à la nage, c'est la mort sans phrases.



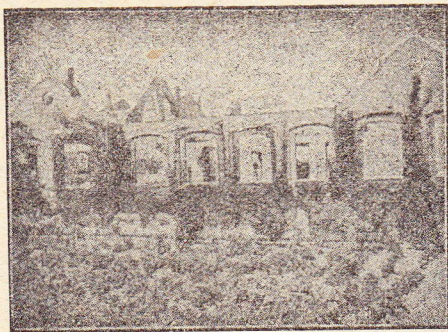
Le caporal Trésignies.

Un homme, pourtant, vient de dire à son chef : « J'y vais ! » Cet homme, c'est le soldat Trésignies, du peloton du premier sergent-major Wéry, un soldat milicien de 1906, marié et père de famille. D'un geste prompt, il s'est débarrassé du sac, du shako et de la lourde capote. Un peu pâle, mais d'un calme effrayant, parfaitement conscient du danger qu'il affronte, Trésignies se glisse le long de la tranchée, cherchant l'endroit où le pont relevé semble devoir le cacher un peu aux regards de l'ennemi, qu'il sait aux aguets dans les maisons. On le voit calculer son élan, puis d'un saut brusque franchir le parapet, rouler le long de la berge et presque sans bruit plonger dans le canal. Par un miracle, les Allemands n'ont rien vu. Dans la tranchée qu'il vient de quitter règne un silence de mort ; des cœurs battent à tout rompre. Des habitations proches du pont, quelques chasseurs, retenant leur souffle, tâchent de suivre des yeux le nageur qui avance rapidement, d'un mouvement large et souple. L'ennemi, toujours, ne se doute de rien.

Voici que Trésignies aborde l'autre rive, se colle à la berge et atteint en rampant la manivelle qui actionne le mécanisme du pont. Alors, magnifique et sublime, s'offrant en cible aux fusils qui, d'un instant



Un autre portrait du héros.



Boortmeerbeek : La maison communale dévastée.

à l'autre peuvent l'abattre, le soldat s'arcoute et de toutes ses forces appuie sur la manivelle.

Soudain, des cris lui frappent l'oreille : « Dans l'autre sens ! Dans l'autre sens ! Tu le fais monter ! » C'est vrai ; le héros s'est trompé. Rapide comme l'éclair, maintenant il imprime à la manivelle le mouvement qu'il faut. Trop tard, hélas ! Est-ce l'avertissement lancé à Trésignies qui donna l'éveil à l'ennemi ? Celui-ci s'est-il aperçu que le pont manœuvrait ? Dieu sait. Toujours est-il que de la tranchée allemande courant au nord du pont et qui le prend d'écharpe, part une fusillade implacable, visant à bout portant le chasseur héroïque. On le voit s'affaler sur un genou d'abord, mais persister dans son effort, désespérément accroché à la manivelle qu'il actionne, puis brusquement lâcher prise et, ses bras battant l'air, s'écrouler sur la berge, un flot de sang s'échappant de sa poitrine trouée par les balles.

A ce dénouement tragique, une colère folle s'empare de nos chasseurs. Méprisant toute prudence, de partout ils se découvrent. Et de la tranchée, des fenêtres, des emplacements occupés de part et d'autre du pont part une fusillade enragée. Nos hommes ne se possèdent plus. Ils sont ivres de vengeance et fous de haine. Ils vocifèrent des injures : « Assassins ! Cochons ! Voyous ! » C'est que la mort du fier héros leur fait l'effet d'un meurtre. C'est qu'ils se rendent compte aussi que l'espoir est vain désormais de refouler l'ennemi.

Car celui-ci, comme s'il n'avait attendu que ce moment, met en ligne des forces nouvelles. Au crépitement de ses fusils se mêle à présent le tapotement sinistre d'une mitrailleuse semant la mort. Là-bas le commandant Bradfer tombe pour ne plus se relever.

Pour mettre le comble au tumulte, voici qu'un obus passe en bourdonnant et vient éclater au milieu du canal. C'est notre artillerie qui ouvre le feu sur Pont-Brûlé. Mais son tir est dangereux pour les nôtres, trop proches de l'ennemi. Un deuxième projectile a troué la berge, face aux nôtres ; un troisième fait explosion à quelques mètres à peine derrière nos hommes. Il est impossible de rester là. D'ailleurs, la mission ne peut plus être remplie. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'interdire le passage aux Allemands dont le nombre grossit toujours.

Le mouvement de repli s'opère avec calme ; il est en cours d'exécution à l'heure où l'ordre arrive de se lier au mouvement général de retraite. On va donc abandonner les lieux du combat, quand soudain, comme lançant le frémissant cri du cœur du bataillon, un homme s'écrie : « Et Trésignies ?... »

Va-t-il falloir abandonner aux mains de l'ennemi barbare le corps du brave dont le sacrifice héroïque a fait palpiter tous les cœurs ? Hélas ! Il faut bien se résigner à l'inévitable et s'éloigner, l'âme étreinte d'angoisse douloureuse...

Ils ne pouvaient pas savoir, nos chasseurs, que les Allemands eux-mêmes allaient respectueusement s'incliner devant un des plus rares héros. Des témoins, en effet, ont rapporté qu'un officier ennemi, ému jusqu'aux larmes, fit rendre les honneurs au pauvre Trésignies, et que des mains pieuses, depuis lors, entretiennent la tombe où repose ce brave. (1)

Buffin relate aussi cet épisode dans son ouvrage « Récits de Combattants ». Il y est dit que le sergent de la section de Trésignies avait crié :

« Un nageur de bonne volonté pour passer le canal. »

« Présent ! » répond le soldat Trésignies. Et il se lève.

« Mon ami, » dit le sergent, « il s'agit d'aller baisser le pont. »

« Bien, sergent. »

Et tranquillement, en s'appliquant, Trésignies sur un bout de papier écrit ces mots pour sa femme : « Adieu, c'est pour le Roi », et confie le message à son chef.

Alors, en un clin d'œil, il s'est déshabillé et a sauté dans l'eau.

Il nage déjà lorsque le sergent lui crie : « Trésignies, au nom du colonel, je vous nomme caporal. »

Et Trésignies, ayant remercié par un sourire, traverse le canal, atteint la rive, grimpe sur la culée du pont et empoigne la manivelle. »

Tels étaient les héros qui combattaient dans nos rangs, sous les murs d'Anvers.

L'aile droite de notre armée s'arrêta donc au Pont-Brûlé et près de Grimbergen, devant le canal.

La 6e division tenta vainement de déboucher du château pour atteindre le bois d'Hofstade et le village d'Elewyt. L'attaque se brisa sur les positions de défense et pour les détruire nous n'avions pas d'artillerie lourde.

Un bataillon de grenadiers qui s'était avancé dans un petit bois, entre notre front et Elewyt, fut exposé soudain au feu convergent de nos propres troupes et de l'armée ennemie.

Les officiers conjurèrent le désarroi qui s'ensuivit et les grenadiers voulaient pousser encore plus loin, lorsqu'arriva l'ordre de retraite.

Les armées franco-britanniques étaient déjà loin de la frontière française ; il n'y avait plus de raison pour continuer la lutte en cet endroit.

La 2e division, qui occupait l'aile gauche, avait passé la Dyle, à Rymenam, mais elle dut arrêter son offensive près de Boortmeerbeek, vu l'impossibilité de franchir le canal de Malines à Louvain.

Cette sortie provoqua une vive émotion à Bruxelles, parmi les officiers de l'état-major allemand.

L'un d'eux envoya l'information suivante à la « Frankfurter Zeitung » : « Nous étions assis, dans la capitale belge, sur un baril de poudre, auquel la population de la capitale ne pouvait pas mettre le feu, mais dont la mèche se prolongeait dans la direction d'Anvers. Les troupes d'occupation étaient en nombre très réduit, en comparaison des 800.000 habitants et des 100.000 hommes de l'armée belge, qui se trouvaient à 40 kilomètres de là. »

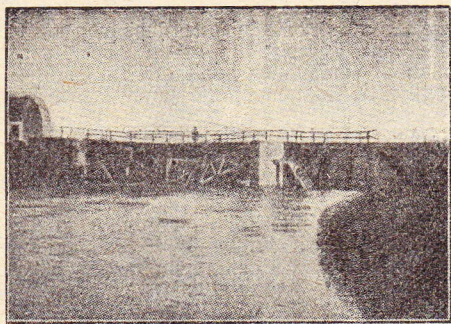
Le premier gouverneur de Bruxelles, le général-major von Laetwitz, nous a raconté qu'il faisait défiler continuellement les mêmes troupes par les rues de la ville, comme on fait des figurants au théâtre. Une sérieuse attaque des troupes belges aurait pu nous contraindre à évacuer temporairement la ville. A plusieurs reprises les soldats belges entravèrent notre service automobile sur la route de Bruxelles à Liège. La Zivilverwaltung (l'administration civile) venait d'arriver et se demandait s'il n'était pas préférable de retourner encore pour quelque temps à Liège. Elle resta néanmoins, mais les fonctionnaires qui avaient leur logement et leur garage d'autos dans les dépendances des ministères, furent plusieurs fois consignés le soir dans leur appartement. »

Nous avons signalé déjà que des bruits optimistes circulaient parmi la population pendant ces journées et que les habitants regagnaient précipitamment leurs demeures dans la conviction que des combats allaient se dérouler dans les rues. En fait, on croyait que les Français approchaient.

Plus de quatre années devaient s'écouler avant que Bruxelles ne revît ses propres soldats.

Tout bien considéré, la première sortie échoua, malgré l'héroïsme de nos troupes, qui essuyèrent de fortes pertes. La cause de cet échec doit être attribuée, comme nous le signalons tantôt, au manque d'artillerie lourde pour soutenir l'attaque.

(1) Willy Breton : Un régiment belge en campagne.



Le pont sur la Dyle à Haecht

De nombreuses tombes aux environs de Malines nous rappellent le souvenir de cette bataille.

Lorsqu'on va d'Eppeghem dans la direction de Sempst, on aperçoit à gauche de la chaussée, un cimetière rustique clôturé d'un mur. C'est une nécropole aménagée pour ces soldats. On y a rassemblé les héros morts sur les champs de bataille des environs.

Chaque tombe est ornée d'un petit bloc de béton, où sont inscrits le nom, le régiment et la date de décès. Quelques pierres portent la douloureuse mention « inconnu ».

Belges et Allemands y dorment leur dernier sommeil. La plupart des nôtres sont des chasseurs.

Au fond du cimetière se dresse la statue de l'ange de la paix et de chaque côté du cimetière on lit une inscription rédigée respectivement en flamand et en allemand.

D'autres soldats reposent à Sempst, à Weerde, à Elewytt, à Schiplaken ; Malines a réservé une place d'honneur à nos héros, au cimetière communal.

Nous l'avons visité récemment. C'était le Jour des Morts. Les flocons de neige tourbillonnaient dans l'espace. Les visiteurs marchaient silencieusement le long des allées. Sur les tombes les cierges se consumaient lentement, parmi les couronnes et les gerbes de fleurs.

Flamands et Wallons, venus de loin en pèlerinage, s'agenouillaient pieusement. Bien des visages étaient mouillés de larmes.

Des blessures, mal cicatrisées, saignaient à nouveau. Je m'attardai près de la tombe d'un ami mort pour la patrie, au cours des combats que nous venons de décrire.

Il était le fils unique de braves campagnards. Lorsque je lus son nom sur la petite croix, je revis tout à coup sa ferme, là-bas, au loin, qu'il avait quittée si couragement lorsque le tocsin sonna.

Du front il écrivait des lettres, mêlées d'angoisse et de bonne humeur.

Puis, soudain, la correspondance cessa. Après neuf mois d'incertitude, le père se rendit avec un ami dans la région de Malines. Il erra de village en village et apprit enfin des détails qui dissipèrent les derniers doutes. On remit au malheureux père un lambeau d'uniforme et un numéro. C'était le numéro matricule de son enfant.

Puis on l'accompagna au cimetière de Malines, où il se trouva devant la tombe de son fils. Il ne doutait plus maintenant, et, muni du triste lambeau d'étoffe, il s'en retourna auprès de la mère et des sœurs dans la ferme solitaire.

Et quand il eut terminé son récit, il prononça ces mots sublimes :

« Tâchons de vivre de telle sorte que nous puissions le rejoindre ».

Tous ces faits me traversent la mémoire en ce moment. N'est-ce pas l'histoire de milliers de parents ? 363 soldats belges sont enterrés à Malines. Au milieu d'eux repose un civil : Henri Haesen.

En collaboration avec l'autorité locale il a procédé à Malines et dans 18 autres localités, à l'exhumation des soldats tombés pour la patrie.

Surmené et rongé de soucis, M. Haesen mourut le 28 mars 1918. L'administration communale lui a pro-

curé une place d'éternel repos au milieu des soldats qu'il a exhumés.

Le long de la muraille nous remarquons 192 croix en béton. C'est là que reposent les Allemands. L'occupant avait aménagé un cimetière dans le parc contigu au rempart de la porte du Sable, c'est-à-dire au centre des habitations. L'endroit était mal choisi et, dès la libération de la ville, l'administration communale fit transférer les cadavres au cimetière local.

Nous fûmes témoins de ces exhumations. La pluie tombait en rafales sur la ville. Une atmosphère de tristesse planait sur l'assistance. Et lorsque je vis remonter du sol humide ces cercueils putréfiés, je songeai au peuple d'outre-Rhin qui s'était laissé aveugler et exciter par le militarisme et qui cueillait aujourd'hui les fruits amers de ses turpitudes.

La première sortie d'Anvers était terminée, mais elle donna lieu à des événements épouvantables.

Animés par la haine et fidèles à leurs ignobles principes de terrorisme, les Allemands se livrèrent à des excès répugnants.

Dans l'après-midi du 25 août, le curé d'Oyenbrug fut fait prisonnier près du « Pont-Brûlé » et enfermé dans une salle où il passa la nuit. Au matin 28 civils vinrent le rejoindre. L'abbé dut tenir les bras levés pendant plusieurs heures et lorsqu'il était sur le point de succomber à la fatigue, des piqûres de baïonnettes et des coups de crosse le forçaient à reprendre la même position.

Les soldats obligèrent deux civils de lui cracher à la figure. Les infâmes soudards déchirèrent son bréviaire et lui jetèrent les morceaux à la face.

Après avoir subi de nouvelles tortures, le martyr tomba en syncope. On lui versa un seau d'eau sur le corps et lorsque le malheureux prêtre eut repris ses sens on lui brûla enfin la cervelle.

Aux environs du « Pont-Brûlé » et de Grimbergen, on assassina 5 civils et en orna dépota 65.

Dans le canton de Vilvorde 611 maisons devinrent la proie des flammes ; plus de 1600 furent pillées et 99 civils furent tués. La terreur allemande se donna libre cours notamment à Eppeghem. Willy Breton nous en a tracé ci-dessus le récit terrifiant.

L'ennemi y incendia 176 maisons, massacra 8 habitants et en dépota 125.

Un soldat belge conduisit à l'hôpital de Malines une femme de ce village qui était enceinte et qui avait été blessée d'un coup de baïonnette. Nous donnerons plus loin des détails plus circonstanciés sur la façon dont les soudards teutons se comportèrent dans cette région.

A Perck, ils pillèrent 180 maisons et tuèrent 5 civils ; à Sempst il y eut 27 maisons brûlées, 200 habitations pillées et 18 assassinats.

Qu'il me soit permis de décrire une de mes visites à cette vallée de la Senne.

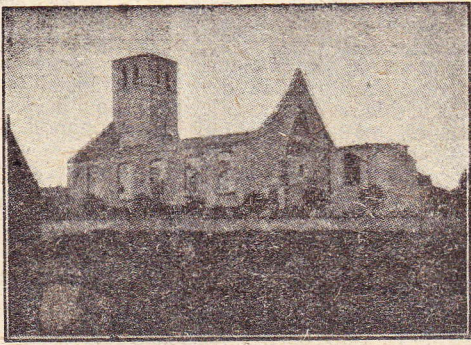
Me voici dans la gracieuse contrée brabançonne où la Senne décrit ses capricieux méandres. C'est le pays de Rubens ! Là-bas, entre les arbres, s'élève le Steen, le vieux castel, résidence préférée du grand peintre. C'est par cette allée majestueuse que sa jeune et gracieuse femme, Hélène Fourment, se rendait à l'église. Dans ce parc, le maître conversait familièrement avec ses amis dont il était l'hôte magnifique, sinon le protecteur. Bien souvent le génial artiste se sera attardé à l'une des fenêtres, d'où son regard pouvait embrasser la pittoresque contrée jusqu'à ce point de l'horizon où s'élève dans sa majesté imposante la superbe tour de Malines.

Mais ces souvenirs jurent avec la réalité présente. Nous sommes venus ici pour entendre narrer des atrocités sans nom. La guerre est terminée, il est vrai, mais les habitants du pays frémissent encore et répandent des larmes amères lorsqu'ils parlent des journées d'août 1914, qui vinrent troubler la paix d'une manière si sanglante.

J'arrive à Elewytt. La haute tour de l'église a disparu. Les Allemands la firent sauter le 28 août.

J'entre dans une maison, située non loin du château Rubens. De nombreux fuyards s'étaient réfugiés dans la cave d'une ferme, actuellement transformée en auberge, à l'enseigne « Au pinceau de Rubens », afin de se mettre à l'abri des balles.

Les Allemands arrivèrent, firent sortir les malheureux et tuèrent quatre hommes sous les yeux des



Semps. L'église incendiée.

femmes épouvantées. On n'a plus retrouvé les cadavres malgré les recherches et les fouilles effectuées aux alentours et l'on suppose que l'ennemi les a brûlés.

«Non, monsieur», me dit une femme coiffée d'un châle — c'est la mode de la contrée — « nous n'oublierons jamais ces journées sinistres. Les Allemands arrivaient de là-bas — elle tend le bras dans la direction d'Elewyt — et les Belges étaient là, le long du talus du chemin de fer. Nous étions donc pris entre deux feux. Mais les Allemands arrivèrent et nous expulsèrent.

Il fallut fuir. Je pris ma mère septuagénaire par le bras et, suivis des enfants en pleurs, nous errâmes à travers la campagne. Nous dûmes passer un ruisseau. Les balles pleuvaient si druës que chacun de nous se jeta par terre dans une prairie. Enfin nous pûmes nous sauver dans la direction de Vilvorde. A notre retour, notre maison ne formait plus qu'un amas de ruines. Le bétail avait été volé. Nous avons alors construit une petite baraque pour nous abriter.»

Et combien d'autres récits analogues me sont racontés !

Les Allemands — nous l'avons déjà dit — se sont conduits d'une façon scandaleuse envers la population civile. Mais je dois me borner, car j'écris un ouvrage d'ensemble sur la guerre et la description du martyre de certaines contrées suffirait à remplir un volume entier. Il me faut cependant rapporter quelques-uns des faits les plus saillants.

L'église d'Elewyt fut pendant quatre jours — jusqu'au 28 août — transformée en prison. On y rassembla non seulement les habitants du village, mais aussi ceux d'Hofstade, de Perck, de Houthem, etc. Hommes, femmes et enfants y étaient entassés. On ne leur donna même pas un peu de paille pour y étendre leur corps brisé de fatigue. Sans cesse les soldats venaient accabler les malheureux de menaces et de sarcasmes. Ils amenaient avec eux des civils et des prêtres dont ils avaient noirci la figure et qu'ils exhibaient et torturaient sans merci. Quelques otages, dont le curé d'Houthem, avaient été enfermés dans la cave à charbon. L'abbé devait rester tout près de la porte. A chaque instant des soldats entraient pour insulter l'ecclésiastique, le frapper, le précipiter au milieu des tas de charbons et le torturer de mille façons.

D'autres personnes furent parquées çà et là, dans les maisons.

«Nous dûmes rester, au nombre de 26, dans la cuisine pendant quatre jours et quatre nuits, rapportée une jeune fille. Nous nous étions d'abord réfugiés dans la cave, mais les Allemands nous en firent sortir, afin de la piller à leur aise. Dans la cuisine nous étions traités comme de véritables prisonniers. On nous comptait plusieurs fois par jour sur l'ordre de notre bourreau, von Bieberstein. Lorsque nous allions à la cour, deux soldats nous accompagnaient. Les brutes nous couvraient constamment de menaces.

Ils entraient en coup de vent, disant qu'ils allaient incendier la maison et nous rôtir vivants. Peu après ils revenaient pour dire qu'on nous fusillerait le lendemain.

Dans l'église la situation n'était pas moins triste. De nombreuses personnes étaient étendues sur des

chaises, succombant à la faim, à l'angoisse et à la fatigue. Des enfants pleuraient, des vieillards geignaient.

Le 28 on nous fit sortir. Vers 1 heure de l'après-midi les Allemands nous entraînaient dans une prairie, du côté du château Rubens. Le canon grondait et les Allemands nous répétèrent que nous serions tous fusillés. A 6 heures on nous fit retourner à Elewyt, mais il nous était interdit de rentrer chez nous. Nous fûmes conduits en groupe à Malines. C'était un morne cortège. Au pont du chemin de fer d'Hofstade, les Allemands qui nous avaient accompagnés restèrent en arrière.

Nous croyions être libres, mais nous n'étions pas complètement rassurés. Nous craignons, en effet, de voir les Allemands monter sur le talus du chemin de fer pour nous tirer dans le dos, mais ils nous laissèrent partir et nous arrivâmes enfin devant le canal à Malines.

Les Belges ayant ouvert les ponts, il nous fut impossible d'atteindre la rive opposée. De plus nos soldats étaient sur leurs gardes, parce que les Allemands avaient déjà, à maintes reprises, envoyé des civils devant leurs troupes pour se dissimuler derrière eux.

Nous passâmes la nuit au pensionnat Coloma. Le lendemain matin, à 5 heures, les Belges avaient construit un pont de fortune et nous autorisèrent à pénétrer dans la ville, mais nous n'y étions pas encore en sûreté. Les Allemands bombardèrent Malines. Nous partîmes pour Waelhem. De là on nous envoya à Conlich, d'où on nous expédia à Courtrai par chemin de fer. Il y avait dans la gare de Courtrai quatre, cinq trains bondés de réfugiés et les logements faisaient défaut. On nous fit monter dans le tram vicinal de Wacken et nous allâmes nous établir à Ousselghem.

Mais six semaines plus tard nous étions de nouveau sous le régime allemand et on nous ordonna de retourner à Elewyt. Le village faisait peine à voir. Il n'y restait de notre maison que quatre pans de mur. Tout l'ameublement et le bétail avaient disparu. Quantité d'habitations étaient complètement détruites.»

Quand on se rend d'Eppeghem à Hofstade, on aperçoit le cimetière sur la droite, aux confins du village. Un petit coin, à gauche, près d'un mur, nous rappelle un épisode tragique de la guerre. On y voit d'abord trois tombes, dont les croix sont ornées des couleurs belges. Cinq victimes de la barbarie teutonne y reposent en paix : Pierre Van der Aa ; Louis Van der Aa ; Henri Van der Aa ; F. Salu et Joseph Desmet. Les premiers étaient trois frères. Ils furent emmenés par les Allemands, maltraités et fusillés. Les deux autres infortunés subirent le même sort. Le pauvre Desmet était père de onze enfants.

Quel fut au juste leur martyre ? Nul ne le sait. Les autres civils se cachèrent et tâchèrent de se soustraire à la furie allemande. Mais les cinq tombes attestent la barbarie teutonne, dans ce village où, tout comme ailleurs, aucun habitant ne participa aux hostilités et où toutes les armes avaient été remises.

A Elewyt il y eut onze victimes. Un père vit assassiner son fils et son beau-fils devant leur tombe qu'ils avaient dû creuser eux-mêmes.

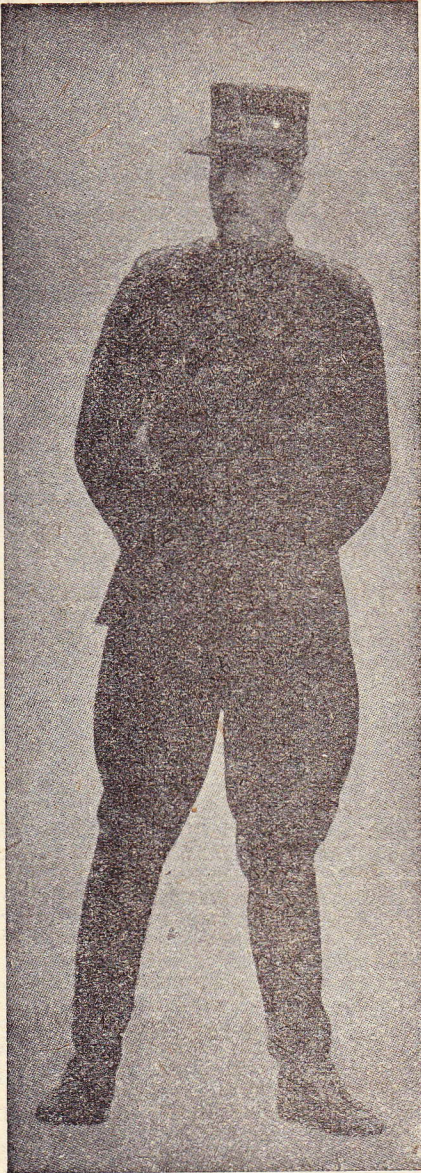
Le cimetière renferme aussi les restes de 33 soldats belges, morts au champ d'honneur. Il y a, en outre, 66 tombes d'Allemands, dont la fosse a été ornée par l'occupant d'un monument en béton en forme de croix de fer.

A droite de la Senne on voit le village de Weerde, où les Allemands tuèrent un civil et incendièrent une quarantaine de maisons.

Entre Elewyt et Malines se trouve Hofstade, que nous avons souvent cité en décrivant les opérations militaires. Cette localité figure aussi au martyrologe des communes belges. La plupart des maisons y ont été reconstruites, mais on y remarque encore de lamentables ruines.

La sœur d'une des victimes de la barbarie teutonne, le nommé François Janssen, nous fait le dramatique récit qu'on va lire :

«Mes parents se trouvaient dans une maison, à quelques pas d'ici, avec d'autres réfugiés. Tous descendirent dans les caves à l'arrivée des Allemands. Mon frère François les rejoignit le dernier. Il aidait



Un portrait fort caractéristique du Roi Albert, pris en 1914.

une femme à descendre les marches de l'escalier. Les Allemands firent irruption, aperçurent mon frère près de l'escalier et l'empoignèrent. Ceux qui étaient dans la cave l'entendirent crier.

Lorsqu'ils quittèrent la maison pour être emmenés, ils ignoraient encore ce qui était advenu de mon frère. Le malheureux avait subi une mort atroce. Les soldats lui avaient tranché les poignets et l'avaient achevé ensuite à coups de baïonnette. On apprit plus tard que les Belges qui dans l'intervalle avaient repris le village, avaient transporté jusqu'à Malines son cadavre et celui d'une vieille femme, également assassinée.

A Malines on présuma que les deux victimes étaient respectivement mère et fils et on rédigea les actes de décès en conséquence. Entretemps mes parents avaient été conduits à Elewyt et enfermés à l'église. Leur maison fut incendiée, ainsi que beaucoup d'autres dans le voisinage. J'étais mariée et n'habitais plus avec mes parents. Ceux-ci ignoraient toujours le sort de mon frère. Lorsqu'ils sortirent de l'église quatre jours plus tard, ils étaient dans un tel état de dépression qu'ils passèrent devant leur maison sans remarquer qu'elle était en ruines. Mais le sort de François les obsédait et ils demandaient constamment de ses nouvelles aux amis et connaissances. Ils apprirent enfin la triste vérité en arrivant à Boom. De là ils se

rendirent à Beveren lez Roulers et revinrent au village au mois d'octobre suivant.

J'avais encore un frère qui s'était engagé à l'armée, après avoir franchi la frontière.

Mon père n'avait qu'un désir qu'il répétait sans cesse : c'était de revoir vivant le seul fils qui lui restât. Hélas ! il est tombé en 1917. Récemment mon père est allé visiter sa tombe à Oeren.

Ah ! la guerre nous a cruellement éprouvés. Mes deux frères sont morts et notre maison est brûlée ! Et c'est bien comme dit le père inconsolable : « Pour le soldat, on pouvait s'y attendre : ce sont les hasards de la guerre, mais François !... »

François repose ici au cimetière. Oui, monsieur, des choses affreuses se sont passées à Hofstade ! Le vieux meunier et son domestique ont été jetés dans les flammes de leur maison en feu. On n'a retrouvé que des os calcinés. Le fils du meunier et le forgeron ont été emmenés par les Allemands et assassinés à Elewyt. Leurs cadavres n'ont pas été retrouvés. La femme du forgeron, minée par le chagrin, est morte pendant la guerre. Huit personnes, dont une femme, ont été massacrées ici. Soixante maisons ont été brûlées... »

Tels furent les drames de la région de la Senne. Notons toutefois que ce ne sont là que quelques particularités. (1)

Après la chute d'Anvers, en octobre 1914, un grand nombre de Bruxellois visitèrent la contrée. A cette époque elle était encore dans son état le plus lugubre.

Près du château Rubens, il y avait une tombe portant une petite croix, où on lisait ces mots : « Ici reposent le capitaine Pirard, du 2^{me} chasseurs, et 16 soldats belges ». 13 Allemands étaient enterrés, un peu plus loin, et à quelques pas, 7 autres du 48^e régiment.

Gille, Ooms et Delandsheere relatent le fait suivant dans leur belle œuvre « Cinquante mois d'occupation allemande » :

« M. Van Reeth, aumônier du monastère du Bon Pasteur à Evere, vient de recevoir une impressionnante communication. M. Van Reeth, était au début de la guerre curé à Elewyt, le petit village de la région nord de Bruxelles, qui fut, avec Hofstade, Sempst, Weerde et d'autres localités, si cruellement dévasté par les combats. Il y fut mêlé à des scènes atroces, notamment au martyre de trois jeunes gens de sa paroisse qui avaient voulu défendre leurs sœurs contre les agressions immondes d'officiers allemands. Ces brutes firent d'abord écraser les pieds de ces jeunes gens à coups de crosse, puis donnèrent l'ordre de les fusiller.

Ces officiers logeaient au presbytère. Quand M. Van Reeth apprit ces nouvelles horreurs, il dit aux officiers réunis dans sa demeure :

— Vous n'êtes que d'ignobles brutes et de vilains assassins ; je vous prédis que vous serez tous tués et que pas un de vous ne verra la fin de la guerre !

Cette apostrophe, qui lui échappa sans qu'il eût même réfléchi à ses paroles, mit les bandits en gaieté : « Eh ! eh ! s'écrièrent-ils, voilà un curé prophète ! Quelle est la somnambule qui vous a révélé ce mystère ? Dites-nous, vos consultations coûtent-elles cher ? »

Deux ans ont passé. Un prêtre plus jeune a assumé la tâche de faire renaître la paroisse d'Elewyt de ses cendres. Récemment, un officier s'y amène et demande à voir le curé.

— C'est moi, dit le nouveau titulaire de l'endroit.

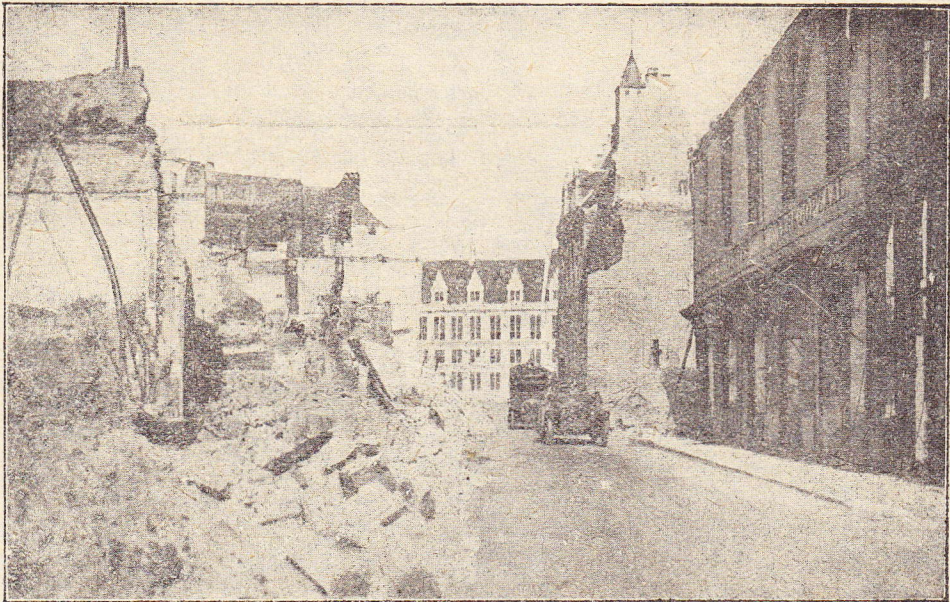
— Ce n'est pas vous que j'ai connu ici en 1914.

— Non, ce prêtre a quitté Elewyt.

— J'aurais voulu le voir. Mais je ne puis interrompre plus longtemps mon voyage. Je reviens du front russe et suis désigné pour la Somme. Si vous voyez l'ancien curé d'Elewyt dites-lui que ses paroles me hantent maintenant comme un cauchemar, parce que j'ai vu sa prophétie s'accomplir lentement, mais sûrement : du 48^e d'infanterie qui a passé ici, il ne subsiste plus qu'un officier — moi — et cinq hommes. »

Les voyageurs qui se rendirent à Elewyt en octobre 1914 virent encore de la paille dans l'église. De-

(1) Nous parlerons plus en détail de Sempst et d'Eppeghem à propos de la 2^{me} sortie d'Anvers.



Malines : La rue aboutissant à l'ancien hôtel de ville.

puis le 28 août les Allemands avaient à plusieurs reprises transformé le temple en écurie.

La maison du docteur N... était fortement endommagée. Des officiers allemands y avaient cherché un abri dans la cave pendant la bataille d'Elewyt, mais l'artillerie belge bombardait l'immeuble et les Teutons durent s'enfuir par un soupirail. Ils prétendirent que les civils avaient signalé leur présence aux troupes belges, et leur attitude envers la population s'en ressentit.

De nombreuses habitations ont été restaurées et reconstruites dans cette région pendant la guerre, de sorte que l'aspect en était totalement modifié au moment de l'armistice, mais le deuil y règne toujours.

Je me rendis aussi à Sempst, qui était autrefois un gracieux village, sur la route de Bruxelles à Malines. Les cultivateurs travaillent paisiblement dans les champs. Des autos dévorent la chaussée. A l'horizon se profile la tour de St-Rombaut. Elles sont loin déjà les journées d'août 1914, mais la population ne les a pas oubliées.

« Lorsque les Allemands durent se retirer », me dit-on, ils expulsèrent les habitants de leurs maisons. Un vieillard qui n'avait pas compris l'ordre ou qui la peur clouait sur place, fut tué. Les soldats tiraient dans les fenêtres et dans les caves pour nous obliger à sortir ».

Les habitants durent marcher devant les troupes en tenant les bras levés. Une femme se faisait transporter dans une carriole attelée d'un âne. Un uhlan la blessa d'un coup de lance et lui tira une balle dans la poitrine. Trois cadavres gisaient à côté d'une ferme en feu : un vieillard décapité et deux jeunes gens. Une femme, horriblement mutilée, agonisait un peu plus loin. La malheureuse vivait encore lorsque les Belges arrivèrent.

Les actes les plus ignobles furent commis aussi à l'aile droite des Allemands.

A Boortmeerbeek, 103 maisons furent incendiées et 5 habitants tués. A Haecht, l'ennemi saisit cinq otages et les fusilla après les avoir torturés. Des soldats belges trouvèrent le cadavre d'une femme la tête séparée du tronc.

La tragédie de Thildonck ne fut pas moins affreuse.

Le 25 août, nos troupes avaient repoussé les Allemands jusqu'à Campenhout. Le mercredi, 26 août, un détachement belge occupa la ferme d'Isidore Valckenaers, un riche fermier, très connu dans la contrée et qui possédait sept hectares de terrains aux confins des communes de Thildonck, Werchter et Rotselaer. Cette ferme se trouvait à environ un kilomètre de la

rive droite du canal. Nos soldats occupèrent également la ferme voisine, appartenant à François-Edouard Valckenaers, frère du premier.

Les officiers belges furent reçus avec une large hospitalité. Postés au grenier de la maison et des autres bâtiments, nos soldats ouvrirent le feu sur les Allemands qui se tenaient cachés dans un petit bois, le long du chemin de fer. Un ordre de repli arriva, et les Belges se retirèrent.

Les Allemands avaient essayé le feu de plus de 100 fusils.

Ils ne pouvaient donc raisonnablement supposer que des civils eussent tiré.

Une heure plus tard, un détachement d'une cinquantaine d'Allemands, commandés par un petit officier bedonnant, aux cheveux roux, et portant des bétycles, se rua dans la ferme d'Isidore.

Le fermier et deux jeunes gens, ses neveux — c'étaient les fils de François-Edouard — furent immédiatement saisis, en dépit des supplications de la fille aînée Louise, qui se cramponnait au corps de son frère, en demandant grâce pour lui. On la repoussa brutalement et les trois hommes furent abattus séance tenante, à 8 heures du matin.

Les deux neveux (François-Joseph et Julien) furent tués sur le coup ; quant à Isidore il survécut. Il portait une plaie horrible sous la clavicule droite.

Il se laissa tomber et après la deuxième salve que nous signalerons plus loin, rampa jusqu'à un rocher d'où on le retira, presque exsangue, le lendemain 27 août.

Pendant ce temps la famille épouvantée s'était enfuie au jardin, où elle formait un groupe lugubre de onze personnes : la fermière, la femme d'Isidore et ses huit enfants ; sa belle-sœur, la femme de François-Edouard, mère des deux jeunes gens qui étaient tués et son jeune fils de treize ans.

Ce groupe comprenait donc exclusivement des femmes et des enfants.

Le massacre reprit après de singuliers préparatifs. Les Allemands remirent à Louise Valckenaers une sorte de drapeau fait d'un pieu arraché à une haie et auquel était fixé un morceau de toile blanche. Puis ils ouvrirent le feu de différentes directions.

Il y eut sept victimes, dont cinq blessées mortellement : Louise, âgée de 18 ans et demi, qui ne mourut que plusieurs heures plus tard sans avoir reçu aucun soin ; Mélanie, âgée de 16 ans et demi ; Jeanne, âgée de six ans et demi ; Victorine, âgée de deux ans et demi ; Joseph-Charles, âgé de 13 ans. Les quatre premières victimes étaient les filles d'Isidore ; la dernière était le fils de François-Edouard Valckenaers.



La ferme Goris à Houthem.

Au moment de l'exécution Mme Valckenaers tenait dans les bras la petite Victorine qui, tremblante de crainte, appuyait son visage contre celui de sa mère et serrait ses menottes autour de son cou.

Une balle fracassa le bras et la figure de l'enfant, déchira en même temps la lèvre supérieure de la mère et lui arracha l'œil gauche.

Sa belle-sœur tenait par la main son petit garçon, Joseph-Charles, âgé de 13 ans. La balle qui fracassa la tête de l'enfant, fit jaillir le sang et la cervelle sur les vêtements de la mère.

La blessure qui occasionna la mort de la petite Jeanne était horrible. Elle laboura la cuisse de la fillette sur une longueur de 20 centimètres et sur une profondeur de 7 centimètres.

La 7^{me} victime était un garçonnet de 12 ans, fils d'Isidore Valckenaers. Il reçut une balle dans le dos, qui n'a pas encore été extraite, quoique la blessure soit cicatrisée.

Faut-il ajouter qu'après ce massacre les brutes incendièrent les fermes des deux frères Valckenaers avec tout ce qu'elles renfermaient : le mobilier, le bétail et la récolte ?

Des 14 membres de ces deux familles, quatre seulement demeurèrent indemnes ou s'en tirèrent avec de légères blessures.

Sept furent tués :

François-Joseph, 20 ans et Julien, 17 ans, fils de François-Edouard. Ils sont tombés lors du premier massacre, à 8 heures du matin.

Louise, 18 ans ; Marie-Constance, 16 ans et demi ; Jeanne-Joséphine, 6 ans et demi ; Louise-Victorine, 2 ans et demi. Toutes filles d'Isidore.

Joseph-Charles, 13 ans, fils de François-Edouard.

Ces cinq personnes furent tuées lors de la 2^{me} exécution, à 8 heures 30.

Les sept actes de décès qui n'ont pu être rédigés avant le 11 novembre 1914, se trouvent à la maison communale de Thildonck.

A Werchter, 267 maisons furent incendiées, 15 civils tués et 32 déportés.

Dans le canton de Haecht, 899 maisons devinrent la proie des flammes ; 1772 habitations furent pillées et 116 civils périrent dans la tourmente.

Au chapitre suivant nous parlerons des événements de Louvain et des environs.

Les Allemands ne faisaient donc pas seulement la guerre à l'armée, mais terrorisaient systématiquement la population civile.

C'est ce que prouvent une fois de plus les drames qui se déroulèrent avant et après la première sortie d'Anvers.

LA TRAGÉDIE DE LOUVAIN

Le 18 août 1914, il régnait dans la gare de Louvain un grand désarroi. Le bruit courait en ville que les derniers trains allaient partir pour Bruxelles, car on signalait l'approche des Allemands.

Des centaines de personnes, les unes chargées de bagages emballés à la hâte, d'autres sans aucun colis, se ruaient vers les wagons dans l'espoir d'y trouver encore une place.

Dans les hôpitaux ordre avait été donné de transporter immédiatement les blessés à la gare. Je vis ces pauvres blessés, dont un grand nombre étaient presque évanouis ; d'autres, malgré leurs souffrances, se déclaraient heureux de ne pas tomber aux mains de l'ennemi.

Dans une dépendance de la gare quelques prisonniers de guerre allemands étaient gardés par des gendarmes.

Des blessés allemands étaient enlevés avec précaution des voitures d'ambulance et déposés dans la salle d'attente de première classe. Et la foule ne laissait échapper aucun reproche, aucun cri de haine. C'étaient donc là les civils qu'on accusait d'achever les blessés !

Bien haut dans les airs, un avion tournoyait au-dessus de Louvain.

Des troupes partaient pour Aerschot. Des autos rapides et de lourds camions traversaient la ville.

J'entendis un officier qui déclarait que les grands hôpitaux devaient être évacués pour faire place à de nouveaux convois de blessés, en vue de la grande bataille qui allait commencer. Cette « grande bataille », on en parlait depuis si longtemps et la plupart des gens croyaient qu'elle devait brusquement mettre fin à la guerre.

Mais les initiés chuchotaient entre eux que l'état-major quittait Louvain pour Anvers et que l'on attendait les Allemands d'un moment à l'autre.

On rentra les drapeaux et un grand nombre de magasins se fermèrent.

« A l'hôpital Saint-Thomas (l'Institut supérieur de philosophie), nous n'avions conservé que deux blessés, dit Hervé de Gruben, qui s'y trouvait en qualité de brancardier, dans son ouvrage : « Les Allemands à Louvain ».

Le premier, un uhlan poméranien, avait eu le poumon perforé d'une balle et nous était arrivé, l'avant-veille, terrifié. Les officiers allemands lui avaient dit, nous raconta-t-il, que des Belges tuaient les blessés et les prisonniers. Entouré depuis deux jours de bons soins, il commençait à se rassurer.

L'autre était Belge. Quoique miné par la phtisie, il avait répondu à l'appel. « Je sais bien, nous dit-il, que je ne suis qu'un demi-homme, mais je me croyais encore capable d'abattre un ennemi. » La fièvre l'avait terrassé, au bout de quelques jours.

Dans les salles vides, nos infirmières, restées au poste, firent cette après-midi le grand nettoyage, cirant les parquets, retournant les lits, renouvelant les draps, rangeant les ustensiles. L'hôpital, après quelques heures, était en état de recevoir de nouveaux clients.

Vers neuf heures, ce même soir, nous nous promeions dans la cour, nous entretenant des événements, commentant certains départs et nous félicitant d'avoir gardé l'élite de notre personnel. Du dehors nous parvint tout à coup une rumeur étrange. Ce n'était pas le pas cadencé, auquel nous étions bien habitués, d'une troupe qui défile. C'était le bruit confus d'une foule en désordre, un mélange de cris d'hommes, de gémissements de femmes, de pleurs d'enfants, et le grincement de roues sur le pavé.

Des centaines de villageois arrivaient du côté de Tirlemont. Ils fuyaient affolés : vieillards titubant, mères de famille traînant leurs enfants par la main, jeunes filles portant sur l'épaule des ustensiles de ménage noués dans les draps de lit. Des malades à peine habillés étaient poussés sur des brouettes. Une douzaine de bébés se lamentaient dans une charrette, tirée à bras. Au milieu de la cohue, emportés par le flot, des soldats couverts de poussière s'avançaient, tête basse et le képi à la main.

Une famille, — le père, la mère et cinq enfants, — s'arrêta devant la grille :

— Entrez donc, leur disons-nous. Venez vous reposer !

— Non, non. Nous avons perdu le plus petit. On l'a jeté sur une charrette. Il a deux ans. Dieu nous aide à le retrouver !

— Mais, dites-nous ce qui se passe

— Regardez.

Et le paysan étendit la main dans la direction de Tirlemont. Le ciel était rouge. Les fermes et les maisons flambaient là-bas.

Nous sonnons chez nos voisins les Franciscains de la rue des Flamands. Ils ouvrirent avec empressement la porte de leur couvent à quelques douzaines de fugitifs. Dans les locaux d'une école de la rue de Tirlemont, nous réussîmes à en installer d'autres. Un grand nombre campa sur la voie publique.

Il était dix heures. Un sergent belge vint nous dire que l'arrière-garde de notre armée avait été assaillie par les Allemands à Roosbeek et à Boutersem et qu'on amènerait sans doute des blessés. Immédiatement nos veilleurs courent à bicyclette chez les médecins de l'hôpital pour les convoquer. A onze heures, tous se trouvaient réunis dans la salle d'opérations.

A ce moment une charrette s'arrêta devant l'hôpital. Un jeune médecin militaire — ancien étudiant de Louvain — s'y tenait debout. Une infirmière — une Française, qui s'était engagée dans les ambulances belges — l'accompagnait.

— Un blessé, nous dit la vaillante jeune fille. Il est affreusement mutilé.

Nous entrevoyons dans l'obscurité une forme humaine, habillée d'un capote bleue, étendue sur de la paille au fond du véhicule. Un filet de sang coulait sur le pavé.

Mgr Deploige et M. Thiéry se hissent dans la charrette. Quelques instants après, ils arrivent à pas lents et déposent leur horrible fardeau dans la salle d'opérations, où les lampes à arc répandaient une lumière intense.

Ce fut pour tous un moment d'indicible émotion. Le blessé était un Flamand des Flandres, d'une musculature superbe. Le bras droit était emporté tout près de l'épaule ; l'avant-bras gauche, déchiqueté ; dans la figure, tuméfiée et noircie par la poudre, les deux yeux pendaient sanguinolents hors de leurs orbites. Le malheureux n'avait pas perdu connaissance. Le chanoine Thiéry le confessa et l'administra. La cérémonie terminée, le blessé murmura : « Vive la Belgique ! » L'opérateur, le professeur Schockaert, étouffait ses sanglots quand il se mit à l'œuvre. La mort vint prendre le pauvre mutilé et, trois jours plus tard, nous conduisîmes au cimetière le corps de notre premier vrai blessé. Dans la poche de son gilet nous avons trouvé une lettre de sa mère, maculée de sang : « Fais bien ton devoir, mon enfant, lui écrivait-elle. Défends bien ton pays. Ici nous prions tous pour toi. Dieu garde la Belgique ! »

D'autres charrettes suivirent. L'une d'elles nous amena un grand jeune homme couvert de sang. La joue droite était ouverte de haut en bas, les deux lèvres et le menton fendus. Le blessé lui-même avait noué son ceinturon sur le bas de sa figure, pour retenir les morceaux de chair qui pendaient et ballottaient au cahot du véhicule. Il se fit connaître et nous dit sa joie de se trouver hospitalisé à Saint-Thomas. Ancien étudiant de Louvain, il y avait fréquenté le « Cercle d'études sociales » de l'Institut ; et voici que, logé dans le local même des séances du cercle, il se voyait entouré de figures et de cœurs amis.

Rien de plus touchant que son histoire. Il s'était marié le samedi avant la guerre. Atteint à Gènes par l'ordre de mobilisation, il rentra précipitamment pour défendre le pays envahi. Quinze jours après, il était touché par le shrapnell fatal.

Médecins et infirmières lui prodiguèrent leurs soins. Quand ses blessures commencèrent à se cicatriser, nous prévinmes sa jeune femme, restée anxieuse en Wallonie. Elle accourut aussitôt et, dans le jardin de l'hôpital, ils recommencèrent le voyage de noces interrompu à Gènes.

A cinq heures du matin, Karl de Harvengt, le plus entreprenant de nos brancardiers, mettait en mouvement l'auto de l'ambulance. Plusieurs fois ce jour-là et le lendemain, il se rendit à Roosbeek et à Boutersem et revint à chaque voyage avec d'autres blessés. Ce ne fut pas toujours sans peine qu'il parvint à passer à travers les colonnes allemandes marchant sur Louvain.

Un des blessés qui nous furent amenés le mercredi, était le commandant G... Atteint d'un coup de feu, il gisait dans un fossé, à Roosbeek. Un officier allemand lui avait enlevé d'abord contre reçu une somme

de six cents francs. Survint ensuite une patrouille.

« Un officier », crie l'un des hommes ; « achevons-le », hurle un autre, en déchargeant son fusil.

Le malheureux commandant eut le bras droit fracassé, et nos médecins durent l'amputer.

Tandis que l'arrivée des blessés entretenait l'animation à Saint-Thomas, la ville restait morne et opprimée, en cette matinée du mercredi 19 août. Les pas des réfugiés de la nuit précédente y avaient répandu l'effroi.

Dans les rues presque désertes, devant les maisons déjà en grande partie closes, les troupes défilaient par intervalle se hâtant vers Anvers. Elles avaient, la plupart, bonne contenance encore. Je me souviens avec émotion d'un brave fantassin qui nous criait, — tandis que, chargés de provisions pour nos blessés, nous passions vers midi, rue de Malines : « Nous reviendrons bientôt, mes amis, la victoire n'est que partie remise. »

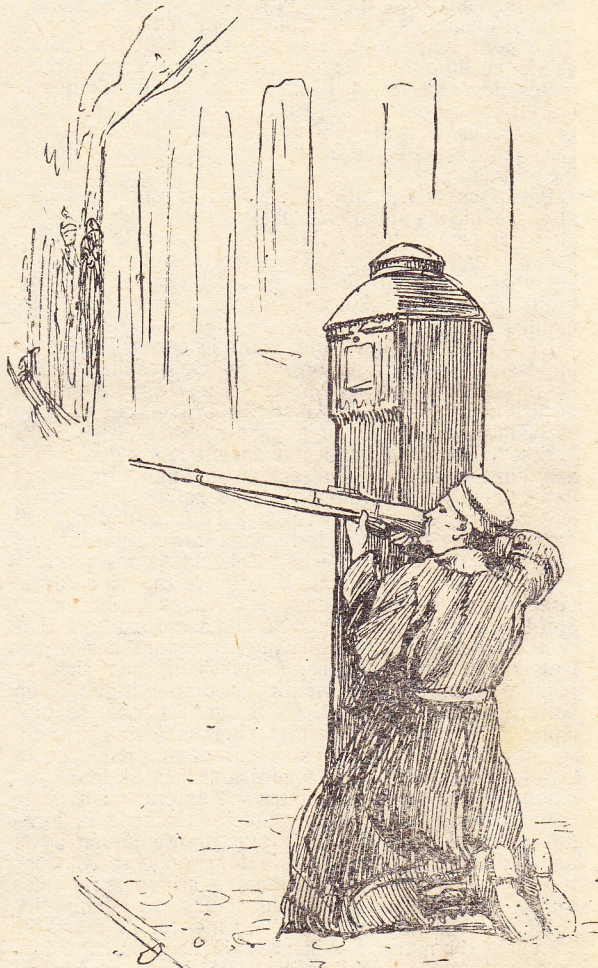
Voilà ce que nous apprend M. Hervé de Gruben.

Il était deux heures de l'après-midi. Soudain des coups de feu retentirent à la porte de Tirlemont. C'était une furieuse pétarade. Un soldat belge, un pioupiou du 6e de ligne, était resté tout seul en arrière. Des camarades et des civils l'avaient engagé à s'éloigner au plus vite, mais il s'entêta, ne voulant pas bouger d'une semelle. Il avait la rage au cœur ; il tenait les lèvres serrées convulsivement et ses yeux brillaient d'un feu étrange.

Qui saura jamais, qui pourra jamais exprimer ce qui se passa dans l'âme de ce héros obscur, quelles visions lui passèrent devant les yeux ? L'armée était partie depuis une demi-heure, et il était là tout seul dans la rue déserte.

Il était resté dans son isolement, parce que le devoir lui commandait de rester.

Les Allemands sont parvenus à deux cents mètres de lui. Dissimulé derrière une borne postale, au coin de la porte de Tirlemont, le héros épaule son fusil, vise froidement et tire.





Dragons français en Belgique.

Il a encore huit cartouches. A ceux qui l'adjuraient de fuir il avait déclaré qu'il « descendrait » d'abord huit Allemands.

L'ennemi hésite ; une grêle de balles s'abat autour de la boîte à lettres qu'enveloppe la fumée bleuâtre de la poudre. Imperturbable, le pioupiou vise toujours ; chaque balle abat un homme.

Les Allemands se font plus nombreux.

Le petit Belge entend un de leurs officiers qui les excite en jurant. Un sourire tranquille erre sur les lèvres de notre héros. Il est calme, car il sait que la mort rôde autour de lui, prête à le recevoir dans ses bras glacés. Il sent qu'il va mourir, mais il sait que c'est pour son Peuple et pour son Roi, pour sa Patrie bien-aimée.

Paisiblement il continue à viser : la mort peut bien attendre un instant. Les balles sifflent à ses côtés et pleuvent comme des gouttes de plomb ; le pioupiou est inaccessible à la crainte, bien que le sang commence à couler lentement de son corps intrépide. Il résiste toujours et sa vaillance barre le chemin aux Allemands.

Déjà il a plusieurs balles dans le corps. Il lui sera impossible de tenir sa promesse. De ses huit balles cinq seulement ont atteint le cœur d'un ennemi ; il ne tirera pas la sixième. Il tombe la face contre terre et la mort l'emporte au pays des braves.

Les troupes allemandes avancent sur deux colonnes, l'une venant de la direction du Limbourg, l'autre de la direction de Tirlemont ; elles se sont déjà souillées de bien des actes cruels, à l'occasion des combats qu'elles eurent à livrer aux arrière-gardes qui couvraient la retraite de l'armée belge sur Anvers.

A Lubbeek, le 19 août, la colonne qui vient de la direction du Limbourg envahit à coups de feu, entre 8 et 9 heures du matin, une ambulance de la 2^{me} division d'armée belge, établie au pensionnat des sœurs Dominicaines. Devant cette agression, que rien ne justifie et qui fait pressentir un drame lugubre, un pauvre blessé, le caporal De Jaeger Charles, se précipite dehors bras en l'air et cherche à s'enfuir : un soldat allemand fire dessus et le frappe mortellement à la tête. Les autres blessés sont arrachés de leur couchette et, en chemise, traînés à l'extérieur ; avec le personnel sanitaire et les gens influents de la localité, ils sont conduits dans une prairie située à un quart d'heure du village. Là, tous doivent tenir les mains levées comme de vulgaires criminels ; on les fouille sans retenue ; à quelques-uns on déchire les vêtements ; naturellement, on les menace de mort. De 9 heures du matin à 5 heures du soir, ils attendent qu'il soit statué sur leur sort. Ils furent sauvés du

carnage par l'énergie avec laquelle des religieuses et de petites pensionnaires de nationalité allemande attestèrent que personne n'avait tiré de l'ambulance. De tout ceci pourra témoigner, parce que, avec le doyen et le bourgmestre de Lubbeek, il fut du nombre des personnes soumises à ces vexations, Mgr le comte de T'Serclaes de Wommersom, président du collège belge à Rome. Comme, malgré tout, il fallait des victimes, on incendia, sous Lubbeek, au hameau Saint-Bernard, 47 maisons et on tua une douzaine de civils qui s'enfuyaient à travers champs.

La colonne qui vient de Tirlemont se fait précéder d'otages pris dans cette dernière ville. Parmi eux, il y a le bourgmestre, des conseillers communaux, des notables de l'endroit. On les licencie à Cumpitch, le 19 août, vers 5 heures du matin : ils ont servi de boucliers aux Allemands contre les balles belges, deux d'entre eux ont été blessés.

Partout on se venge cruellement sur les populations des villages, de la résistance régulière de notre armée. A Wesemael, le 19 août, vers 14 h. 1/2, les soldats du 149^e régiment font irruption : comme don de joyeuse entrée, ils tuent, sans motif connu, la servante du curé, Barbara Sterckx, âgée de 80 ans, et un idiot, Bruno Odeurs, qui errait au hasard sur la chaussée. A Linden, 103 maisons sont détruites et il y a 6 assassinats. Au Boven-Lo, à 3 kilomètres de Louvain, où s'est joué le dernier épisode de la résistance de l'armée belge, on allume 27 maisons et, quand, chassé par les flammes, le paysan s'enfuit à travers la campagne, une balle le couche par terre : on ramasse 9 cadavres. A la limite de Kessel-Lo, le fils d'un meunier est saisi et fusillé sous les yeux de son père : celui-ci est obligé de concasser de l'avoine pour les chevaux jusque bien avant dans la nuit. A Blauwput, rue du Chemin de fer, une famille s'enfuit devant l'ennemi qui approche : on tire dessus, une petite fille de 12 ans tombe percée de sept balles.

Voilà des faits qui se sont déroulés dans les communes situées à l'est de l'agglomération de Louvain, les 18 et 19 août. Ils ont servi de prélude éloigné à l'affaire tragique du 25 août.

Les Allemands entrèrent ensuite à Louvain.

Le bourgmestre Colins avait fait placarder des affiches sur les murs de la ville pour exhorter la population au calme.

Dans la matinée du 19 août, il envoya des agents de police et des gardes civiques dans les quartiers populaires afin d'inviter les habitants à remettre à l'administration communale toutes les armes qu'ils avaient encore en leur possession.

Vers 2 heures, les premiers Allemands entrèrent à Louvain par la rue Joyeuses Entrées.

Les parlementaires ennemis se rendirent à l'hôtel de ville. Ils exigèrent immédiatement, en un langage brutal et grossier, une quantité considérable de vivres, évalués à plus de 100.000 francs. Il leur fallait en outre 40.000 kilogr. de viande et 51 barriques de vin endéans les 48 heures.

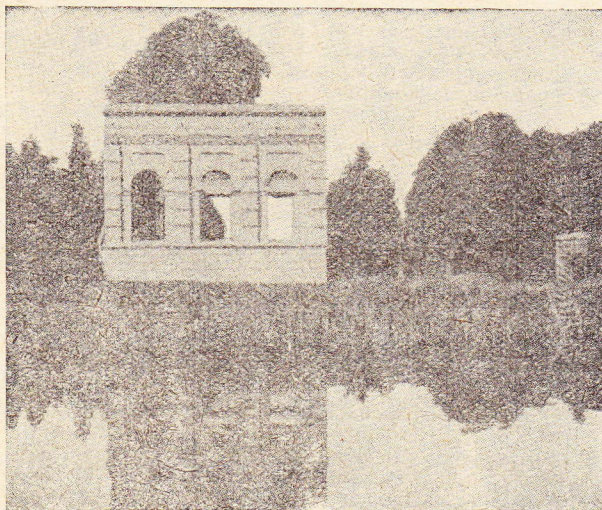
Vers 2 heures 30, le gros de l'armée allemande fit son entrée triomphale dans la ville, dont les rues étaient presque complètement désertes. Les troupes défilèrent par la rue de la Station et par les principales artères de la ville.

Les chants et la musique militaires redoublèrent d'intensité dans la rue de Tirlemont, devant l'hôpital militaire, où l'on apportait des soldats belges, blessés dans les combats livrés près de Boutersem et aux environs de Louvain. Les Allemands se signalèrent surtout par leur inconvenance et leur grossièreté envers le personnel de la Croix Rouge. Dans la soirée, un officier menaça de mort un prêtre ambulancier et une dame portant le brassard de la Croix Rouge.

Le quartier général allemand s'installa au Palais de justice.

Les troupes prirent leurs quartiers de préférence chez les habitants : les casernes et les bâtiments scolaires, qui avaient été mis à la disposition des troupes par les autorités communales, restèrent inoccupés. Les soldats enfoncèrent les portes des maisons abandonnées et en saccagèrent quelques-unes, notamment celles des professeurs Van Gehuchten et Sencie.

20 août. — M. Van der Kelen, sénateur, échevin de la ville, fut conduit à Bruxelles où il devait avoir



Le château de Wespelaer

un entretien avec M. Max, bourgmestre de la capitale.

A son retour, dans l'après-midi, il fut pris comme otage, ainsi que M. Schmit, échevin de la ville. Ils furent tous deux retenus prisonniers à l'hôtel de ville. Le bourgmestre Colins, obligé de garder le lit, était surveillé dans sa maison.

De nombreuses affiches furent placardées en ville.

L'une d'elles ordonnait, sous peine de mort, la remise de toutes les armes qui seraient détenues par des particuliers.

La population resta calme et résignée pendant l'occupation de la ville.

Ce matin-là on avait déjà vu passer des troupes, en route vers Bruxelles.

A cinq heures du matin, on sonnait le réveil général. « Helm ab ! » (Découvrez-vous !) crièrent les officiers.

C'était le signal pour la prière.

« Hoch dem Kaiser ! » (Vive l'Empereur !) clamaient alors en agitant les casques.

Puis le flot gris se mit en mouvement. Les cuisines roulantes distribuèrent le café bouillant et le cortège se dirigea vers la capitale.

Des officiers qui avaient logé chez des notables étaient pleins de confiance.

Dans six semaines ils seraient maîtres de Paris et de la France et ensuite ils écraseraient les Russes.

Mais ils reconnaissaient ne pas avoir compté sur une guerre avec la Belgique et l'Angleterre. La partie se compliquait de ce fait.

Louvain ressemblait à une immense écurie ; les trottoirs, les squares et les parcs étaient jonchés de fumier.

Dans les maisons fracturées, les bouteilles vides trônaient parmi le mobilier détruit.

L'autorité militaire continua à faire d'importantes réquisitions. Les rapports entre les autorités belges et le commandant de place allemand, M. Forster, demeurèrent très courtois. D'autres officiers, au contraire, étaient grossiers et brutaux. L'un d'eux menaçait l'échevin Schmit de détruire la ville si deux drapeaux belges n'étaient pas immédiatement enlevés.

Des officiers et des soldats se rendirent dans les magasins et y firent des réquisitions pour leurs besoins personnels. Ils remirent des bons portant la mention : « A payer par la ville de Louvain » ou « A payer par le Gouvernement belge. »

Mgr Ladeuze, recteur de l'Université, M. De Bruyn, vice-président du tribunal, et M. le notaire Van den Eynde, conseiller provincial, furent pris comme otages.

L'autorité militaire avait fait mettre en liberté, dès son arrivée à Louvain, les délinquants de nationalité allemande, détenus à la prison secondaire. Parmi eux se trouvaient neuf individus, condamnés pour délits de droit commun ; certains d'entre eux avaient été

frappés de peines pour escroqueries et vols et l'un d'eux avait été condamné pour outrages aux mœurs (actes de bestialité).

Ces hommes se promenaient en ville et menaçaient leurs anciens gardiens.

A la demande du procureur du Roi de Louvain, le commandant de place allemand fit rechercher ces individus et prescrivit de les enfermer dans la caserne. Des neuf condamnés de droit commun, six seulement furent retrouvés et retenus à la caserne.

Le commandant de place remit le Palais de justice à la disposition des autorités judiciaires, exprimant le désir de voir la justice reprendre son cours.

A son arrivée à l'hôtel de ville, le commandant de place fut informé par les autorités communales de ce que les soldats allemands s'étaient introduits dans le musée communal, y avaient fracturé les armoires contenant des médailles et des monnaies anciennes et avaient dérobé celles-ci.

Suivant l'odieuse pratique qu'elle adopta partout, l'armée allemande prit des otages, choisis parmi les principales notabilités de la ville et les représentants de l'administration communale. Dès son arrivée, elle imposa à la ville des réquisitions dont l'exagération était manifeste ; sans parler d'énormes quantités de vivres de toute nature, elle exigea, entre autres, la fourniture immédiate de 7,000 paires de chaussures militaires. On fit le tour de tous les magasins de chaussures et ateliers de cordonnerie et on trouva en tout 72 paires qui pouvaient convenir. Le vendredi matin 21, un officier arriva à l'hôtel de ville et déclara qu'il lui fallait, ce jour même, une somme de 100,000 francs. Les autorités communales répondirent que c'était chose absolument impossible, que la caisse de la Ville n'était pas en état de supporter une telle contribution. Alors, comme un camelot sur un champ de foire, l'officier abaissa successivement ses prétentions jusqu'à 50,000, 25,000, 20,000, 10,000, 5,000 et finalement accepta les 3,000 francs que le receveur possédait dans sa caisse. Pour être complet, il faut ajouter que l'officier trouva encore, dans la poche de l'échevin, 80 francs et qu'en homme d'affaires correct, il donna à la Ville un reçu de 3,080 francs !

Comme, d'après l'aveu d'un officier, il fallait à tout prix trouver de l'argent pour payer les troupes, les Allemands décidèrent, le lundi 24, d'aller lever les caisses des banques. Le butin fut maigre ; si à la Banque Populaire, ils trouvèrent 13,000 francs, ils durent se contenter, à la Banque de la Dyle, de 600 francs et à la Banque Nationale... de quelques bouteilles de bière. (1)

Le lundi 24, à 11 heures du soir, le quartier de la gare fut mis en émoi. Un détachement de soldats venait d'arriver ; l'officier, qui le commandait, exigea qu'on apportât immédiatement des matelas et des aliments chauds pour 200 hommes. De sa propre autorité, sans passer par la Kommandantur, il fit chercher le bourgmestre sous prétexte d'assurer l'éclairage électrique à la gare ; il le fit garder à vue par deux soldats et, en vociférant comme un possédé, menaçait de le faire fusiller si on ne fournissait pas immédiatement les prestations demandées. L'officier était d'ailleurs manifestement ivre ; aussi un soldat dit-il à un témoin de la scène : « Ne faites pas attention, il est pochard. » Les habitants, toujours pleins de prévenance pour les soldats, dit le « Livre Blanc », mettaient déjà à la disposition de cet officier ce qui leur restait de matelas et de vivres, lorsque la Kommandantur, avertie, intima à celui-ci l'ordre de retirer ses réquisitions ; les habitants purent rentrer chez eux avec tout ce qu'ils avaient apporté.

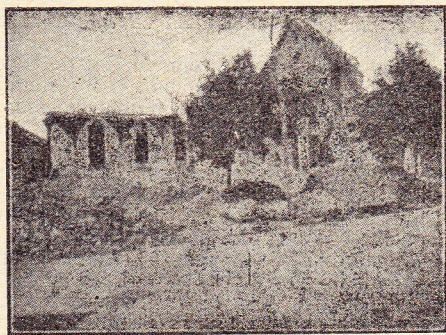
Voici le texte d'une des affiches allemandes. Il n'y a ni date, ni signature. Nous respectons le style et l'orthographe :

PROCLAMATION !

Habitants !

Nous ne faisons pas la guerre contre les citoyens mais seulement contre l'armée ennemie. Malgré cela les troupes allemandes ont été attaquées en grand nom-

(1) Les sommes prises à la Banque de la Dyle et à la Banque Populaire furent restituées plus tard.



Bootmeerbeek : L'église détruite.

bre par des personnes qui n'appartiennent pas à l'armée. On a commis des actes de la plus lugubre cruauté non seulement contre les combattants mais aussi contre nos blessés et nos médecins qui se trouvent sous l'abri de la croix rouge.

Pour empêcher ces brutalités à l'avenir j'ordonne ce qui suit :

1. Toute personne qui appartienne pas à l'armée et qui soit trouvée les armes entre les mains sera fusillée à l'instant ; elle sera considérée hors du droit des gens.

2. Tous les armes, fusils, pistolets, brownings, sabres, poignards, etc., et toute matière explosible doivent être délivrés par le maire de tout village ou ville au commandant des troupes allemandes.

En cas qu'une seule arme soit trouvée dans n'importe quelle maison ou que quelqu'acte d'hostilité soit commis contre nos troupes, nos transports, nos lignes télégraphiques, nos chemins de fer ou qu'on donne l'asile aux franc-tireurs, les coupables et les otages qui sont arrêtés dans chaque village seront fusillés sans pitié.

Or cela tous les habitants des villages, etc., en question seront chassés, les villages et les villes mêmes seront démolis et brûlés. Si cela arrive sur la route de communication entre deux villes ou entre deux villages on agira de la même manière contre les habitants des deux villages.

J'attends que les maires ainsi que la population voudront assurer par leur prudente surveillance et conduite la sûreté de nos troupes ainsi que la leur.

Dans le cas contraire les mesures indiquées ci-dessus entreront en vigueur. — On ne donnera aucun pardon !

Le Général Commandant en Chef.

Il serait superflu de s'étendre sur les accusations allemandes. Chacun sait qu'elles ne reposent que sur d'abominables mensonges.

La population de Louvain était désarmée. Le matin du 19 août, les fusils de la garde civique étaient partis pour Anvers. Sept jours durant, on a rendu les autres armes : fusils de chasse, revolvers, pistolets, panoplies, vieux sabres, épées rouillées, tout, absolument tout, a été porté à l'hôtel de ville. Un maître d'escrime a même rendu des fleurets neufs qu'il venait de recevoir d'une fabrique allemande. A l'hôtel de ville — il faut le remarquer en passant, — tandis qu'on promettait de restituer après la guerre, qu'on étiquetait chaque arme au nom du propriétaire et qu'on délivrait des reçus de dépôt, nous voyions les officiers allemands se partager entre eux tout ce qui avait quelque valeur pour la guerre ou pour la chasse ! Le 25 août, au soir, il n'y avait plus à Louvain ni arme à feu, ni munitions à la disposition des civils.

Les Allemands se conduisirent comme d'ignobles pillards. Les maisons des professeurs Van Gehuchten, Sencie et Van Mosuenk furent saccagées et transformées en de véritables cloaques. Les armoires fracturées, les papiers éparpillés sur le sol, le linge extrait des armoires et souillé d'ordures, le tout recouvert d'immondices avec des raffinements de saleté que la plume se refuse à décrire, voilà le tableau que présentaient bien des maisons. Ceci se passait le 20 août.

Le vendredi 21 août, une pauvre jeune fille de 15 ans est odieusement outragée par trois brutes de soldats, blessée à la poitrine et à la jambe de plusieurs coups de baïonnettes et amenée mourante à l'hôpital.

Mais toutes ces infamies ne sont que secondaires en comparaison de la tragédie proprement dite de Louvain.

Nous avons suivi la bataille qui se déroula le long du canal de Malines à Louvain jusqu'à Campenhout, lors de la première sortie d'Anvers.

C'était le jour du drame de Louvain. Nous reproduisons ci-après le rapport du gouvernement belge qui fut rédigé après une enquête minutieuse :

LA NUIT DU 25 AOUT 1914

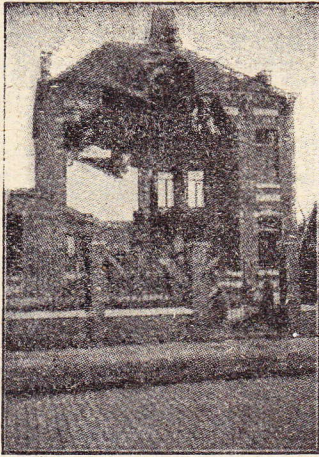
« Le mardi 25 août, à partir de 6 heures du soir, le clairon d'alarme se fait entendre. Beaucoup de troupes, fraîchement arrivées, quittent précipitamment la ville et se portent vers le nord, entre Louvain et Malines, où les Allemands sont aux prises avec l'armée belge. Un peu plus tard, d'autres soldats, en désordre ceux-ci, des cavaliers surtout, traversent certaines rues de la ville, le boulevard de Diest notamment. En même temps, parmi la population se répand le bruit que les Français sont aux environs et s'approchent de la ville. Le calme subsiste néanmoins jusque 8 heures. A 8 heures précises (heure belge), quand tous les habitants sont rentrés chez eux, conformément à l'ordre qui interdit la circulation civile après 8 heures du soir, la fusillade éclate soudain à différents endroits. Que se passe-t-il ?

Impossible de s'en rendre compte au premier moment. La rue appartient à la troupe et tout bourgeois qui s'y hasarde s'expose à la mort. Le nommé Crab Joseph, de la rue de Diest, sort de chez lui : il est abattu d'un coup de fusil. Une femme de la rue des Joyeuses Entrées risque un œil derrière le carreau d'une fenêtre : elle est mortellement frappée. Les soldats tirent dans les façades, de nombreuses maisons sont mitraillées, Les balles pénètrent dans les pièces du rez-de-chaussée, dans les sous-sols, dans les chambres de l'étage ; elles tuent et blessent au petit bonheur. Ce qu'a été cette fusillade, on s'en fera une image assez exacte en parcourant la rue des Joyeuses Entrées, où les maisons, debout, avec leurs murailles déchiquetées, sont les témoins irrécusables de sa violence.

D'ailleurs, les scènes ne sont pas partout identiques. Elles varient avec les régions de la ville. Rue du Manège, aux abords et à l'intérieur des grandes casernes, il règne à partir de 8 heures du soir et jusque bien tard dans la nuit, un épouvantable tumulte ; c'est un déchainement fou de pétarades, de détonations, de hurlements, d'adjurations et de commandements d'officiers, de sourds coups de bélier frappés contre les portes, de cris de blessés et de mourants. A entendre le vacarme, les voisins pressentent un affreux carnage. Cependant, il faut se rendre à l'évidence, il n'y a rien eu... que du bruit. Car, à cet endroit, on ne relève ni morts d'hommes, ni traces de balles. Les soldats logés dans les deux casernes ont-ils simplement voulu terroriser les gens des alentours, ou bien ont-ils simulé un siège en règle de leurs cantonnements par de prétendus francs-tireurs ? On se perd en conjectures sur les mobiles de leur conduite.

Simulacre ou réalité, le tumulte et la fusillade ont partout le même résultat : les habitants cherchent à se mettre à l'abri du danger. Des personnes entrent dans la Dyle par la rue Notre-Dame et se réfugient dans la partie voûtée de la rivière qui passe sous l'hôpital Saint-Pierre et sous la rue de la Lei : elles y restent jusqu'au matin, les jambes dans l'eau. Trente personnes de la rue Vital Decoster se cachent dans un collecteur d'égouts qui passe sous la rue : avec elles, il y a un enfant malade d'appendicite. Le cimetière se remplit de fugitifs : le caveau de la famille Keulemans, ouvert pour recevoir le corps du défunt, les sarcophages de plusieurs tombes, la crypte mortuaire, la morgue servent de retraite à des bourgeois effrayés.

Cependant, le gros des habitants ne songe pas à quitter ses maisons. La plupart descendent à la hâte



La maison du Dr Naulaerts, à Elewijt.

dans leurs caves. Mais tous n'en ont pas le temps. Déjà, les soldats pénètrent dans les maisons, y tiraillent dans tous les sens et abattent les malheureux qui ne sont pas encore à l'abri. C'est dans ces conditions que M. André, ingénieur, est gravement atteint à la cuisse : sa vie a été en danger pendant plusieurs semaines. M. Verleysen a sa femme accouchée depuis deux jours. Elle se trouve à l'étage et il veut la transporter dans la cave. Sur le palier, une balle la frappe et elle expire dans ses bras. Comme les projectiles continuent à siffler, il abandonne le cadavre et se réfugie dans la cave. Le lendemain matin, les soldats le font prisonnier et l'emmenent, sans même lui permettre de rendre les derniers devoirs à sa malheureuse épouse. Son départ laisse à l'abandon, outre le nouveau-né, une petite fille de deux ans. Des voisins qui ont recueilli le bébé la trouvent agenouillée près du corps de sa mère. Les gens qui ont procédé à l'enlèvement du cadavre ont constaté que la tête avait été fracassée et que la maison avait été entièrement pillée.

Voici un autre fait qui s'est passé dans une maison aux portes de Louvain. Dans cette villa, quatre officiers ont pris quartier le mardi après-midi. Ils soupent, vers 8 heures, en compagnie de Monsieur et Madame, quand tout à coup éclate au dehors la fusillade. Tandis que Monsieur grimpe à l'étage pour y prendre ses enfants âgés de 10 et 4 ans et les conduire à la cave, les officiers se précipitent à l'extérieur. L'un d'entre eux, se prétendant blessé, rentre aussitôt et accuse les gens de la maison d'avoir tiré. Un autre survient tout de suite après et, mettant son pistolet sous le nez de Madame, lui dit qu'on va la fusiller. Madame demande qu'on fasse une perquisition : on accède à sa prière et on ne trouve rien. Sur ces entrefaites, les enfants descendent seuls de l'étage, disant que les soldats allemands les envoient auprès de leur mère. Madame veut s'enquérir de son mari. On ne lui laisse pas le temps de monter et on la fait sortir avec ses enfants demi-vêtus. Au campement allemand, près de sa propriété, elle est retenue prisonnière pendant toute la nuit : avec sa petite famille, elle assiste au pillage et à l'incendie de sa maison. Traduite vers 5 heures du matin devant une sorte de cour militaire, elle est mise en liberté avec ordre de partir vers une localité qu'on lui assigne. Madame n'a été fixée sur le sort de son mari que lors des fouilles accomplies dans sa maison : on y a, en effet, retrouvé le corps carbonisé de son mari. Le malheureux, selon toute apparence, a été assassiné au moment où il montait à l'étage pour sauver ses enfants.

Les gens qui ont pu gagner leurs caves n'y sont pas longtemps en sécurité. Ils y sont bientôt traqués par l'incendie. Car le grand jeu des incendies va commencer. Parfois ils y sont canardés de l'extérieur : ceci eut lieu, entre autres, chez M. Lenertz, architecte, chef des travaux de dessin à l'Université, qui occupait un vaste immeuble situé au boulevard de Tirlemont. Père, mère, enfants, grand-mère, âgée de 84

ans, en tout huit personnes, avaient cru trouver dans les sous-sols un abri sûr. Se rendant compte du danger, le père remonte l'escalier, court à la porte d'entrée de son habitation et supplie l'officier d'avoir pitié des siens. Pour toute réponse, une balle le couche par terre. Son cadavre restera six jours, sans sépulture, étendu au pied d'un arbuste du boulevard.

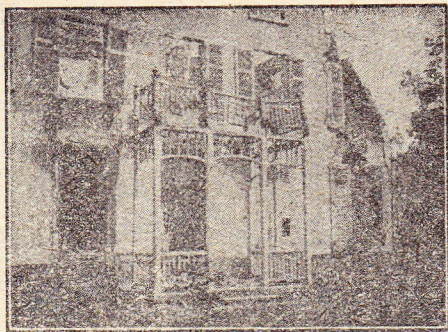
Comme horreur commise de sang-froid et avec méthode, rien ne dépasse le fait suivant, qui s'est déroulé à la chaussée de Tirlemont. Il est environ 8 h. ½ du soir ; un officier, accompagné de deux soldats, descend dans une cave : il y trouve au complet la famille Mahy, le père, la mère et les dix enfants blottis dans un coin. Il donne l'ordre d'abattre le père et l'achève lui-même d'un coup de revolver. Le fils aîné est ensuite désigné : au moment où le soldat fait feu, il se laisse choir et reste étendu sans mouvement. Puis, c'est le tour du second fils : il est placé contre le mur et blessé d'une balle au flanc. Ordre est alors donné de tuer la fille aînée ; le soldat, plus humain, s'y refuse. Après que la mère et les petits enfants épouvantés ont assisté à ce carnage, on les oblige à sortir, et, comme la mère veut toucher une dernière fois le corps de son mari, l'officier la rudoie. La maison est ensuite incendiée et, deux jours après, le 27 août, toute la famille est déportée en Allemagne, où elle restera six semaines.

Les mots font défaut pour qualifier de pareilles abominations. L'histoire les jugera avec une impitoyable dureté. A la décharge des soldats, elle alléguera peut-être l'excuse de l'obéissance au chef et parfois l'héroïque beauté d'un courageux refus ; elle ne trouvera rien pour atténuer la faute de cet officier sans cœur et sans entrailles. Très souvent, au cours de ces pages, nous serons ramenés à cette conclusion qu'il faut être sévère pour les officiers dont la cruauté fut réfléchie et calculée. Les incendies vont fournir de nouvelles preuves.

Il y a eu bien des manières d'allumer les incendies. J'en cite quelques-unes. Dans une maison du boulevard de Tirlemont, un soldat fait flamber avec des allumettes les rideaux d'une chambre à coucher, puis il descend au salon, où il met le feu au moyen d'une botte de paille enflammée. Même boulevard, dans une autre maison, des soldats, passant en automobile, lancent des fusées dans les sous-sols ; elles éclatent et le foyer s'allume, « tandis qu'il vous retombe sur les mains », nous dit une personne qui en fut atteinte, « comme de petits morceaux de plomb ».

Boulevard de Diest, dans divers immeubles, les soldats se promènent du haut en bas de la maison, se paient le luxe de casser tout et, avant de produire l'étincelle fatale, aspergent meubles, tentures et parquet, d'un liquide inflammable.

A proximité du même boulevard, à côté des installations du chemin de fer vicinal, arrivent deux ou trois caissons avec des hommes. Sur commandement, ils font sauter la porte d'une des habitations ; d'un caisson, ils tirent une boule et la jettent à l'intérieur de la maison : cela produit une forte explosion, puis de la fumée noire, puis des flammes. Le feu se communique à tout le bloc de bâtiments. Place du Peuple, un officier, petit de taille, grisonnant, portant un bandeau à la tête, dirige les opérations : il crie un ordre et une salvé est déchargée sur la maison à incendier. De quelle substance les projectiles sont composés, je l'ignore. Mais le feu ne prend pas tout de suite, il couve, paraît s'éteindre, puis se déclare. Au magasin du Para, rue de la Station, une première tentative échoue ; il faut recommencer : par la vitrine brisée, on lance une petite boule et, cette fois-ci, l'incendie s'allume et se propage rapidement. La technique, on le voit, est savante et variée. Le pétrole, le naphthé, les comprimés de nitro-cellulose gélatinée, les bombes incendiaires paraissent avoir joué un grand rôle. On éprouve toutes les ressources de la pyrotechnie moderne. L'œuvre semble dirigée et accomplie par les spécialistes de cet art. La brigade des incendiaires se compose de plusieurs équipes et attaque sa sinistre besogne de plusieurs côtés à la fois. Une équipe s'arrête devant une maison choisie au hasard. Rapidement, elle enfonce les portes et les fenêtres et exerce d'abord ses droits au pillage. Le plus souvent, avant d'allumer, elle prépare un foyer en rassemblant les meubles de bois au milieu de la pièce à front de rue.

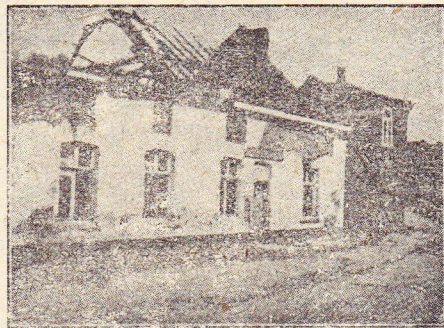


Weerde : Ruines d'une maison incendiée.

La même opération se répète systématiquement par intervalle de trois à quatre maisons, tantôt à droite, tantôt à gauche. Les flammes s'élèvent, se rejoignent et se confondent par-dessus les édifices intermédiaires, par-dessus l'assiette de la rue. Le feu chemine le long des corniches ou se communique par des flammèches volantes. Ce n'est bientôt plus qu'une fournaise incandescente.

Que deviennent pendant ce temps les malheureux qui sont réfugiés dans leurs caves ? Cela dépend des dispositions de ceux qui commandent et du degré d'humanité des soldats. Parfois, on visite la maison, avant de la brûler, et on extrait les habitants de leur retraite. Ceux-ci sont alors dirigés sur divers points de la ville, qui servent de lieux de rassemblement. Souvent les hommes sont séparés des femmes. Mais le tirage n'est pas rigoureux. On rencontre des groupes de femmes avec quelques hommes et d'autres groupes où il y a beaucoup d'hommes et peu de femmes. Parfois, les deux sexes semblent également représentés. De pareils groupes stationnent sur la Grand' Place, sur la place du Peuple, dans la rue de la Station, devant le chevet de l'église Saint-Pierre, ailleurs encore. Toujours on exerce sur eux une étroite surveillance. Pour presque tous, la nuit a été affreuse. A titre d'exemple, faisons l'histoire anonyme — sans nom de personne, sans nom de lieu, pour ne compromettre aucun concitoyen — de l'un de ces groupes.

Ce groupe se compose surtout de femmes. Il y a cependant quelques hommes. Il y a aussi une jeune mère avec son enfant au berceau. Le lait manquant pour le mioche, les soldats sont compatissants : ils offrent, en guise de moquerie, du genièvre. Devant chaque personne se tient une sentinelle qui veille à l'observation de la double consigne : bras en l'air et défense de parler. Pendant ce temps, les maisons brûlent et il faut regarder ce beau spectacle. Quelqu'un détourne-t-il les yeux, des coups de crosse le rappellent à l'ordre. Une brave femme tombe en syncope, son voisin se baisse pour la soigner, la sentinelle lui assène un coup de crosse dans la nuque. Ses deux jeunes filles essaient de la relever : l'une d'elles lui fait respirer un flacon de sels qu'elle tire de sa poche, une brute le lui arrache et l'écrase sous le talon de sa botte, en scandant l'action d'un éclat de rire cruel. A chaque instant, on répète aux hommes : faites vos adieux à vos femmes, faites votre testament, on va vous fusiller. Cette comédie se renouvelle sept ou huit fois au cours de la nuit. A certain moment un officier, ivre ou fou, pire qu'un démon, mû par une colère réelle ou simulée, se précipite sur un prisonnier, le sabre à la main, pour lui régler son compte. Un autre officier l'aperçoit et, prompt comme la foudre, il abat, d'un vigoureux coup de crosse de revolver, le sabre de son collègue ; il intime à celui-ci l'ordre de se retirer. Peu de temps après, on entend le bruit typique du chargement d'une mitrailleuse. Un des prisonniers crie : tout le monde à plat ventre. Tout le monde obéit et aussitôt les balles passent en sifflant au-dessus des têtes. Les sentinelles n'eurent que le temps de se cacher derrière des obstacles. Un cheval vint s'abattre au pied des bourgeois. Puis arrive une automobile chargée de brancards. Quand ces brancards repassent, les soldats disent aux gens : voilà vos victimes !



Boortmeerbeek : Maisons incendiées.

Entre 10 et 11 heures, un coup de sifflet à roulette se fait entendre, et une fusillade éclate ; puis nouveau coup de sifflet et nouvelle fusillade ; ces alternances se produisent un certain nombre de fois. A chaque fusillade, les soldats crient à leurs prisonniers : « Vous voyez, on tire encore sur nous ».

A 1 h. $\frac{1}{2}$ du matin, le groupe est conduit vers la caserne Saint-Martin « pour y être fusillé », dit-on. Les flammes barrent le passage. On rebrousse chemin et on va à la Grand' Place. Ici on redit aux hommes : « Faites vos adieux à vos femmes et enfants ». Ceux-ci sont poussés au bureau de police. Les hommes sont alignés devant le Perron. On se moque d'eux et on les injurie. Puis un commandement retentit et de la rue de Bruxelles arrive un convoi de 6 à 7 brancards. Sur chaque brancard, il y a un soldat allongé sous une couverture qui lui monte jusqu'au menton. Le premier blessé fait des gestes de menace et tend le poing vers les prisonniers. Le convoi se dirige vers la rue de la Station et, dès qu'il a disparu, tous les civils sont enfermés au corps de garde. Ils y restent jusque 5 h. $\frac{1}{2}$ du matin. Alors on les licencie par troupe et on range dans une même troupe les gens qui demandent à retourner dans les mêmes quartiers de la ville.

« Notre troupe, me dit un témoin, se rendait rue du Canal. Pour la convoier, on lui avait donné deux soldats ivres. Le trajet est court, mais il fut très dur. Les maisons brûlent, nous voyons fracturer la vitrine d'un bijoutier. A tout instant, nous entendons tirer des coups de feu. Des soldats qui rôdent nous couchent en joue. Je demande à l'un de nos deux soldats si nous arriverons jamais à destination. Il me répond : « Das Kommando ist heilig » (le commandement est sacré). De fait, nous nous trouvons intacts devant la porte de la maison où nous comptions nous réfugier. Nous entrons. La porte à peine refermée, nous entendons un homme et une femme crier : « Wij hebben niets gedaan » (nous n'avons rien fait). Deux détonations se succèdent aussitôt... »

Cette histoire est, avec de légères variantes, celle de presque tous les Louvanistes qu'on a chassés de leur maison, avant d'y mettre le feu. On se répéterait en suivant à la trace les événements survenus aux divers groupes. L'armée allemande a des principes, de la méthode, de la discipline, et opère de même dans les mêmes circonstances.

Mais il est des habitants qui n'ont pas eu la chance d'être expulsés de leur cave. On a mis le feu à leur maison, sans s'inquiéter de savoir si elle avait été évacuée. Les cas ne sont pas rares où les occupants soit qu'ils aient eu toute retraite coupée, soit que la peur les ait rivés à leur cachette, ont été carbonisés chez eux.

Dans une cave de la rue de Diest, on a découvert cinq cadavres calcinés jusqu'aux os : le père Respen, la mère Respen, les deux filles Respen, âgées respectivement de 11 et 17 ans et le petit Lafili, âgé de 14 ans. L'attitude dans laquelle se trouvaient les corps, fait supposer que les malheureux, sentant la mort accomplir son œuvre et voulant adoucir leur dernier moment par un geste d'affection, se sont embrassés tous ensemble d'une suprême étreinte et se sont tenus enlacés jusqu'à la fin...

Au Vieux-Marché, près de la bibliothèque de l'Université, le père, la mère et le fils Symons ont été asphyxiés dans leur cave. Notez qu'ils ont voulu s'en-